

■ Le collaborateur du DEVOIR à New York, Maurice Tourigny, présente celle qui est en train de devenir l'une des étoiles montantes du continent nord-américain, la soprano québécoise Michèle Boucher, page C-3.

Montréal, samedi 27 janvier 1990

Saint-Germain-des-Prés est mort, vive la Bastille !

Le nouveau quartier « branché » de Paris

Sylviane Tramier

PARIS — Ça commence à se savoir : pour aller à la rencontre des tendances de l'art contemporain quand on est à Paris, c'est à la Bastille qu'il faut se promener.

Dans un périmètre comprenant une dizaine de rues ou de ruelles au nord-est de la place de la Bastille sont concentrées près d'une trentaine de galeries et quelque 400 artistes peintres, sculpteurs, graveurs y vivent et y travaillent.

La Bastille, c'est un peu le nouveau Saint-Germain-des-Prés. C'est un faubourg populaire, animé, bruyant, un peu délabré, où les artistes fauchés ont trouvé refuge depuis une quinzaine d'années.

Les galeries ont suivi. En 1985, les premières s'installaient rue de Lappe et rue de Charonne. Petit à petit s'est constitué dans le quartier un nouveau noyau artistique à l'écart des prestigieuses galeries de la rive gauche.

« Ce quartier a quelque chose de vivant », explique Jean-Pierre Lavignes, directeur de la galerie Lavignes-Bastille, une des premières du secteur. « On est venu ici parce qu'on sentait que dans ce quartier pouvait se créer une nouvelle dynamique ».

Les artistes ont d'abord trouvé à la Bastille des espaces bon marché : l'activité traditionnelle de menuiserie et d'ébénisterie périlait dans les années 70. Les changements du marché du meuble, la concurrence italienne et scandinave forçaient les artisans et les fabricants de meubles à partir, laissant derrière eux de très grandes surfaces d'atelier ou de petites usines. Le rêve du loft new-yorkais en plein Paris !

Deux types de manifestations ont amené le public à s'intéresser à ce qui se passait du côté de la Bastille : des ouvertures nocturnes et des journées portes ouvertes notamment.

Mais très vite, les prix ont monté à la Bastille, la promotion immobilière va bon train et bien que le quartier conserve encore un caractère populaire, c'est devenu indéniablement un quartier à la mode. « Il faut essayer de préserver la qualité spéciale de cet endroit », estime Olivier Grasser, organisateur à l'association Le Génie de la Bastille, « c'est un quartier qui a une âme et les artistes y perpétuent une tradition en s'installant et en travaillant dans les ateliers. Il faut conserver ça en essayant peut-être de réserver un certain quota pour les ateliers dans les bâtiments rénovés ».

Les jeunes artistes sans le sou n'ont plus guère aujourd'hui les moyens de dénicher à la Bastille le petit atelier sympathique pour presque rien. Mais ce n'est pas encore trop tard pour les galeries : Durand-Dessert une des plus grandes galeries d'art contemporain de Paris s'installera l'an prochain rue de Lappe, en plein cœur du quartier Bastille, dans un espace de 1800 m² aménagé dans une ancienne usine de fabrication de literie. Durand-Dessert amènera avec elle « un certain programme d'artistes prestigieux, et des grandes stars internationales », selon

son directeur Michel Durand-Dessert, ainsi qu'« une façon différente de travailler avec les possibilités de l'espace, en fonction du caractère du lieu ».

La nouvelle de l'arrivée de Durand-Dessert crée une petite sensation dans le milieu de la Bastille. « Ça cautionne le quartier et renforce notre position », dit-on à la galerie Le Gall-Peyroulet, rue Keller, qui se définit volontiers portée vers l'art minimaliste conceptuel. On y présente jusqu'au 3 mars des œuvres sur papier de Jean-Michel Basquiat, avant une exposition de l'artiste allemand Eberhard Bosslet.

En face, chez Antoine Candau, où on peut voir des œuvres du peintre américain Joseph Nechvatal, on est aussi content de voir une galerie de prestige s'implanter tout près : « Ça donne du crédit au quartier, dit Antoine Candau. Quand j'ai ouvert ici, il y a quatre ans, les locaux étaient pas chers. Ça m'amusa d'être là. Maintenant, c'est la mode. Saint-Germain, c'est fini ! »

Au numéro 23, la Galerie du Génie présente une exposition de l'artiste français Gérard Fioretti intitulée *Territoires*, une installation de chemin de croix et de tapis de feuilles de châtaigniers, avec des œuvres sur écorces. En février, on pourra y voir *Unknown Species*, une exposition de polaroids de Hélène Guétary.

Au numéro 15, à la galerie Keller, connue pour exposer les jeunes artistes du quartier, on peut voir jusqu'au 17 février des photos de Corinne Filippi, une jeune artiste « bastillaise ».

Pour visiter la galerie Leif Stähle, il faut aller au fond d'une ruelle en cul-de-sac, bordée d'ateliers de menuiserie délabrés. Ici on présente des œuvres rattachées au mouvement de l'abstraction lyrique. On y verra une exposition de Georges Romathier jusqu'au 24 février, un ensemble d'œuvres de format identique sur papier.

À la Clara Screminy Gallery, la plus ancienne galerie de la rue de Charonne, on se spécialise dans le verre, avec une exposition de l'artiste tchèque Gizela Sabokova.

Toujours rue de Charonne, la galerie Bercovy-Fugier, de tendance plutôt figurative présente *Parcours entre ciel et terre*, une exposition de groupe avec des toiles de la Québécoise Marie-Madeleine Noiseux, de l'Ivoirien Bakari Ouattara, du Vénézuélien Milton Becerra.

Dans la belle galerie Lavignes-Bastille, déployée sur plusieurs niveaux, on peut voir jusqu'au 3 février des toiles du peintre grec Constantin Byzantios, qui vit et travaille à Paris. C'est ensuite la Sud-Africaine Francine Scialom Greenblat qui installera ses œuvres dans la galerie de la rue de Charonne. C'est Lavignes-Bastille qui a reçu la dernière exposition en 1986 de Andy Warhol du vivant de l'artiste qui avait réalisé spécialement dix sérigraphies *Statute of Liberty* pour l'occasion.

Mais il y a aussi à la Bastille, entre une discothèque « branchée », une galerie avant-garde et un *sushi-bar*, des garages déglingués dans des impasses, des concierges peu aimables qui élèvent des poules dans leur fond de cour, et des bistros enfumés décorés de photos de vedettes découpées dans des magazines. Autant de bonnes raisons d'aller faire un petit tour de ce côté-là.



PHOTO JACQUES GRENIER

Kim Yarochevskaia, la plus russe des comédiennes québécoises.

KIM YAROCHEVSKAIA

■ Loin de Fanfreluche

Robert Lévesque

OUI, OUI, c'est Fanfreluche. Vous venez de regarder la photo, vous vous apprêtez à lire cet article en vous disant : mais... c'est Fanfreluche ! Oui, oui, c'est Fanfreluche, et si vous continuez de lire cet article (à vot'bon cœur, m'sieurs-dames) vous saurez que c'est surtout Kim Yarochevskaia...

Yarochevskaia ? Oui, elle est russe... Elle est arrivée ici à l'âge de 10 ans et on ne vous dira pas en quelle année... Elle a inventé un personnage de poupée qu'elle a tué au bout de 17 ans et qui la poursuit encore de sa renommée... mais pour les fidèles amateurs de théâtre qui ont la quarantaine c'est une remarquable comédienne dont on se rappelle une Lady Macbeth chez Ionesco, une Bernarda chez Lorca, une Arkadina chez Tchekhov, une reine Rosmonde chez Jarry... tant d'autres personnages à qui elle a donné sa grâce.

Yarochevskaia la timide, la discrète, qui n'a pas voulu donner de rides à la poupée la plus célèbre du Québec, cette Fanfreluche de nos enfances; Yarochevskaia qui peut jouer le farfelu de Ionesco comme le grave de Tchekhov, tous les fidèles du temps de l'Égégore vous le diront, mais qui, depuis des années, se fait rare...

Kim Yarochevskaia revient peu à peu au théâtre. L'an dernier, elle était la Célestine de Fernando de Rojas dans *Le grand théâtre du monde* au Nouveau Théâtre expérimental, en maquerelle rusée; la voici maintenant au Café de la Place, en vieille dame indigne, où elle défend une pièce de l'auteur sud-africain Athol Fugard, *La Route vers la Mecque*.

De la Célestine, elle dit, avec des yeux qui pétillent, qu'elle a rarement eu tant de plaisir à jouer un personnage « aussi complet que Scapin, où l'on explore la fourberie, la méchanceté, avec toute la liberté que

permet le théâtre ».

Ce rôle lui a redonné la piqûre. Elle piaffe de revenir vraiment au théâtre, où elle aime « les défis épouvantables », le stress, tout ce qui « pousse les acteurs à sortir d'eux-mêmes ».

Mais le théâtre ne fut pas la première passion de Kim Yarochevskaia. C'était de devenir danseuse qu'elle rêvait quand elle avait l'âge de Fanfreluche, et c'est danseuse qu'elle sera d'abord lorsqu'elle débuttera sur une scène de Montréal. Elle aimait la danse et l'opéra, et se glissait dans les coulisses du His Majesty's pour se livrer au voyeurisme d'art...

Mais commençons par le début. Kim Yarochevskaia naît à Moscou. Enfance sur fond de révolution. Départ pour l'Amérique à l'âge de dix ans. Je lui demande quel souvenir de Moscou elle garde. Elle dit, vague : « Je revois la banlieue de Moscou l'été, puis Moscou l'hiver, je rêvais d'être danseuse à l'Opéra. »

J'insiste : « Mes parents, qui étaient trotskystes, vivaient plein de difficultés. À ma naissance, mon père était en prison, je ne l'ai pas connu. Et ma mère est morte quand j'avais sept ans. Ils étaient idéalistes, ils croyaient à une révolution qu'ils ne reconnaissaient plus en Staline... s'ils pouvaient voir ce qui arrive maintenant... ».

Elle vit donc avec sa grand-mère, qui sera atteinte d'un cancer et mourra. À dix ans, les seuls parents de Kim Yarochevskaia sont au Canada. Ils ont fui la Russie lors de la Révolution de 1917. Un beau jour, elle arrive donc chez une tante qui est médecin à Montréal. À 17 ans, ses rêves de danseuse prennent le dessus, mais c'est en cachette qu'elle doit s'inscrire à des cours, puis danser à la télévision, et même s'inscrire aux Beaux-arts. Artiste, elle sera...

Avec Guy L'Écuyer, Gaston Miron, Louis Portugais, Fernand Rinfret et d'autres, elle se retrouve à l'Ordre du bon vieux temps, où l'on monte des

Voir page C-9 : Yarochevskaia

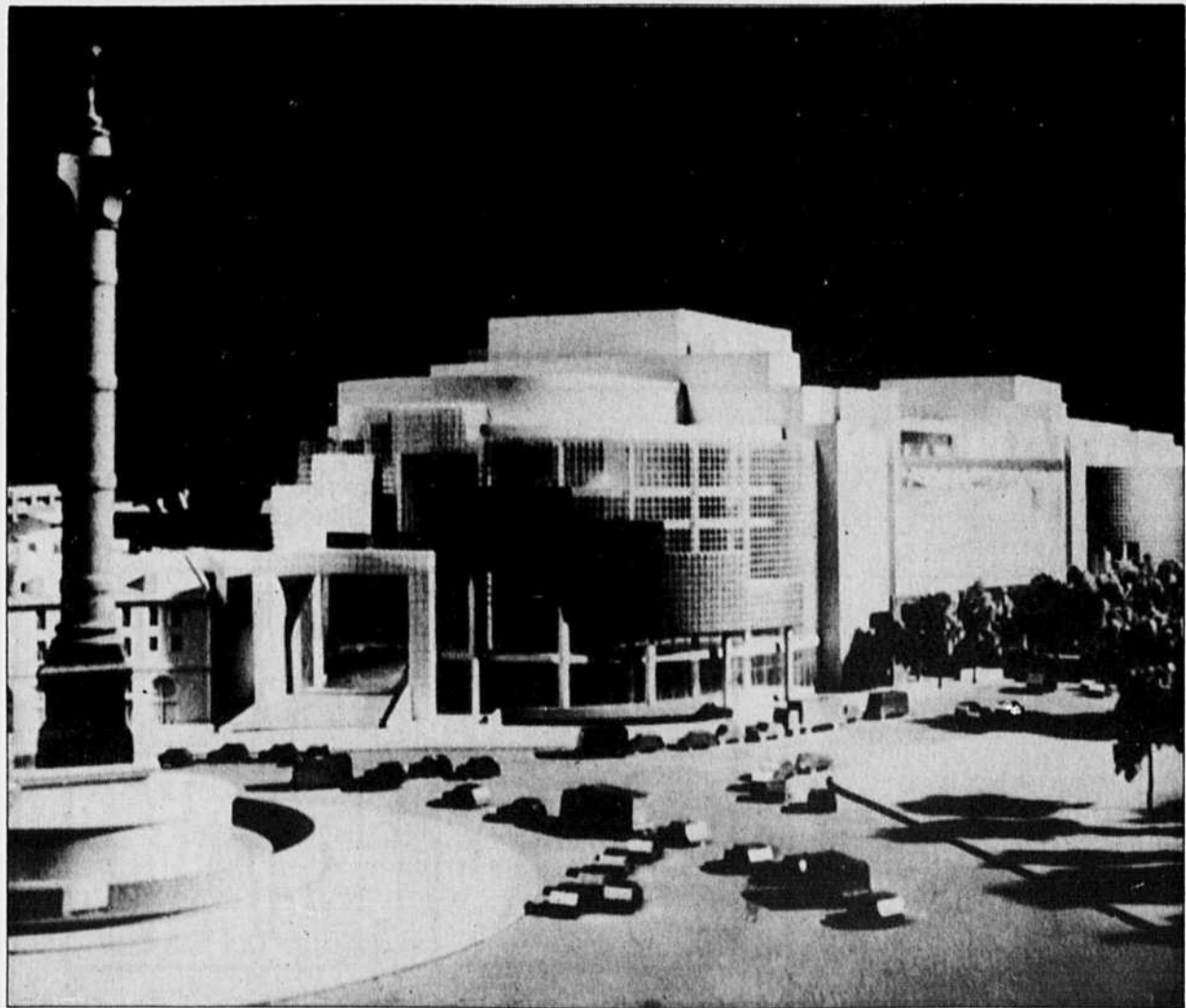


PHOTO AP

La Colonne et l'Opéra de la Bastille trônent au cœur du quartier nouvellement colonisé par la gent artistique de la Ville Lumière. Notre photo montre la maquette du nouvel opéra dessinée par le Canadien Carlos Ott, né en Uruguay.

Le Montréal des enfants

GUIDE POUR PARENTS BRANCHÉS

CHRISTINE DUROCHER

«Un guide intelligent à recommander.»
Renée Rowan — *Le Devoir*

312 pages — 14,95 \$

Stanké

les éditions internationales alain stanké ltée, 1212, rue saint-mathieu, montréal h3h 2h7 (514) 935-7452

Le blues du cochon aveugle sur la scène du Spectrum



PHOTO IRIS SPELLINGS

Pinetop Perkins et Little Mike.

Serge Truffaut

PINETOP PERKINS au piano, Hubert Sumlin à la guitare, Big Daddy Kinsey et sa voix de baryton qui n'a rien à voir avec celle de Dietrich Fis-

cher-Dieskau parce que la sienne est blues et qu'elle est remplie à ras bords d'accents païens, tous les trois sont actuellement entre la Caroline du Nord et Montréal.

Si au cours des prochains jours tout fonctionne sur des roulettes, autrement dit si l'autobus qui les transporte ne tombe pas en panne, ils devraient être dans nos murs le 1er février afin de prendre possession de la scène du Spectrum le soir même. Et puisqu'un proverbe à la vérité toute paysanne dit que le premier fait le mois, alors celui de février devrait être blues au coton.

Il était temps. Il était grandement tant que la série *Blues* reprenne son droit de cité après un intermède de quatre mois très précisément. Le reste de l'hiver sera plus doux au cœur des dizaines de dizaines d'amateurs qui avaient assisté aux précédents spectacles de cette série qui a débuté il y a tout juste... un an.

Le spectacle qu'on nous propose s'intitule *Blind Pig Blues Revue*. Et que cache cette revue « du blues du cochon aveugle » ? Une étiquette de blues. Une étiquette basée à San Francisco qui enregistre à New York des « blueseux » de Chicago. En



PHOTO DELUGE ENTERTAINMENT

Hubert Sumlin

soi, la stratégie de cette compagnie est probablement la plus « blues » de toutes les entreprises qui ne sont pas inscrites au Dow Jones. Trêve d'élocubrations et présentons ces magnifiques musiciens.

Roosevelt Sykes, Sunnyland Slim, Otis Spann, Johnnie Johnson et Lafayette Leake sont tous des musiciens qui ont permis à leur instrument d'évoluer. Mine de rien, sans crier gare, ces pianistes ont fait en sorte en effet d'élargir l'horizon sonore de tout un genre musical qui passe pour moribond parce qu'il se veut simple avant tout.

À ce propos, il faut vous confier que pour tous ces artistes, ceux qui seront sur la scène du Spectrum, l'intégrité est la principale vertu musicale. En clair, pour ces artistes le « blueseux » d'aujourd'hui ne doit pas, comme celui d'hier, faire dans le détail.

Pinetop Perkins, qui jeudi sera parmi nous, est de cette génération de précurseurs trop humbles pour réclamer son dû. Derrière les Muddy Waters, Willie Dixon, Sonny Boy Williamson et Howlin' Wolf, ils ont évidemment « pianoté », mais ils ont également arrangé. Plus précisément, ils ont figé. Ils ont aiguisé. Ils ont sculpté la charpente du blues.

À plus de 77 ans, Perkins est le seul de cette génération de vieux bluesards qui, aujourd'hui encore, accepte de se balader d'un bord à l'autre du continent. Faut dire que ces jours-ci, il a une très bonne raison. À 77 ans, Pinetop Perkins vient d'enregistrer un premier album en tant que leader.

C'est cette production qu'il va défendre et qu'il a réalisée en compagnie du groupe *Little Mick And The Tornados*. Incidemment, « Petit Michel et ses tournedos » seront les accompagnateurs de Perkins et Sumlin qui se succéderont sur la scène. Quant à Kinsey il aura sa progéniture à ses côtés.

Ainsi donc, Perkins a fait un album. Un truc de facture très pure. Il y a du blues à la sauce Chicago, mais il y a également de vieux « boogies » comme le *Yancey Special* dont on a parlé la semaine dernière. Il y a même le célèbre *After Hours*, d' Avery Parrish. C'est d'ailleurs le sommet de cet album.

Avec pour seul support l'harmonica de « Little Mick », Perkins signe une interprétation de rêve. Une interprétation aussi savoureuse qu'un tournedos recouvert d'une très mince couche d'Explorateur et qu'accompagne un épais *Gigondas*. L'Explorateur, c'est le fromage; le *Gigondas*, c'est le vin; *Little Mick*, c'est le tournedos; Pinetop, c'est le chef; et nous, on se régale. Et comme on est gourmand, on en redemande.

Et comme ils sont généreux, ils nous versent des morceaux de choix. Des pièces peu connues comme le *Anna Lee*, de Robert Nighthawk, ou le *Pinetop's Boogie Woogie*, de Pinetop Smith, des pièces très connues comme *Got My Mojo Workin'*, de



PHOTO DELUGE ENTERTAINMENT

Big Daddy Kinsey

Muddy Waters, *I'm Your Hoochie Coochie Man*, de Willie Dixon, ou *Every Day I Have The Blues*, de Memphis Slim, des pièces originales comme *Sit In The Easy Chair* ou *Thinks Like A Million*, et une pièce sublime qui s'intitule *You Don't Have To Go*, de Jimmy Reed.

Tout comme Pinetop, le guitariste Hubert Sumlin a joué auprès de Muddy Waters, mais c'est surtout auprès de Howlin' Wolf, qu'il a très longtemps fréquenté, qu'il s'est taillé une solide réputation. Baptisé *Heart And Soul*, son album, sur étiquette *Blind Pig* également, est un bon reflet du blues que défendent dans les tavernes de Chicago les musiciens

de sa génération. Ils ne mélangent pas les genres. Son *Heart And Soul* est un bon album. Point.

À l'inverse de Pinetop et Sumlin, Big Daddy Kinsey n'a pas fait ses marques auprès d'un Muddy Waters ou d'un Howlin' Wolf. Ses marques, il les a faites avec ses fils. Ses jeunes garmements qui forment le groupe *The Kinsey Report*. Il a une grosse voix. Une voix puissante. Une voix qui porte ses blues dans l'allégresse.

« Petit Michel et ses tournedos », la voix de Kinsey, le piano de Perkins et la guitare de Sumlin, le tout fondu dans la *Blind Pig Blues Revue* le 1er février au Spectrum. La digestion sera excellente.

LES HEURES DE LA PLACE

Le dimanche 28 janvier à 11 h

Un mariage musical
avec le Trio Lyrika

Violon, violoncelle et piano s'unissent dans ce concert consacré à Haydn et Dvorák interprétés par trois jeunes musiciens passionnés de musique de chambre.

Animatrice: Myreille Bédard

Une coproduction des Jeunesses musicales du Canada et de la Société de la Place des Arts de Montréal grâce à une subvention du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

SOM ET BRIOCHES
Billet 3 \$
Broches et café en sus

Piano noble
Salle Wilfrid Pelletier

Place des Arts
Renseignements: 285 4253
Réservations: 842 2112

présente Impresarios: Samuel Gesser Mario Labbé

"Un style impeccable et des instincts très sûrs"
Edmonton Sun, Janvier 1990.

Duncan Hines Crisco

HARRY BELAFONTE

2 FÉVRIER, 1990
REPRÉSENTATIONS
à 18h30 et 21h30
BILLETS: 18\$, 23\$, 27\$, 29\$
Billets en vente à la Place des Arts et dans tous les comptoirs TICKETRON

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

présente Impresarios: Samuel Gesser Mario Labbé

Dans le cadre de la série "LES FEUX DE LA DANSE BANQUE ROYALE"

LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL

Directrice artistique: GENEVIÈVE SALBAING

Dès mercredi

Programme:
ADIEUX
Chor.: Richard Lévis
Mus. originale: Pat Metheny
RED HOT PEPPERS
Chor.: Brian Macdonald
Mus.: Jelly Roll Morton
JANIS FOR JOPLIN
Chor.: Mauricio Wainrot
Mus.: Joplin, Gershwin-McClure, Thomson
ENTRE DOS AGUAS
Chor.: Robert North
Mus.: Paco de Lucia

31 JANVIER, 1er, 2 et 3 FÉVRIER 1990
20h00
BILLETS:
26,50\$, 24,50\$, 21,50\$, 17\$
Billets en vente à la Place des Arts et dans tous les comptoirs TICKETRON

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

CARBONE 14
RIVAGE À L'ABANDON

textes: HEINER MÜLLER
mise en scène: GILLES MAHEU
musique originale: ALAIN THIBAUT

avec: PAULINE JULIEN
MARTHE TURGEON
PAULINE VAILLANCOURT
et 18 figurants

DÈS LE 14 FÉVRIER
jusqu'au 4 mars

réservations 521-4198
ou ADMISSION 522-1245

en coproduction avec
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Jazz en bref

Il y a 15 ans

LE 27 JANVIER 1975, Radio Centre-Ville, CINQ-MF, mettait en ondes sa première émission. C'était du jazz. Aujourd'hui même, cette sympathique station a 15 ans. Pour souligner l'occasion, ses animateurs et animatrices, tous bénévoles, vous proposent huit heures de jazz, de blues et un peu de « parlotte ». C'est ce soir, à compter de minuit 30 au 102.3.

Buddy Tate

AU SOMMAIRE du dernier numéro de *Jazz Forum*: un long entretien avec Buddy Tate, aujourd'hui décédé, des reportages sur les festivals de jazz à travers le monde et les rubriques habituelles. Au sommaire du dernier numéro de *Jazz Report*: une entrevue avec Peter Erskine. Au sommaire du dernier *Jazziz*: les 40 ans de Snoopy...

Le retour de Sun Ra

FORT d'un excellent et tout récent album, dont a d'ailleurs parlé dans nos pages, l'énigmatique Sun Ra fera un retour à Montréal après une dizaine d'années d'absence. Le 3 février prochain, Sun Ra et son grand orchestre seront sur la scène de la salle de concert de l'Université Concordia. Le billet coûte 15 \$. Tél.: 848-4718.

Le jam de Bernard Primeau

LE BATTEUR Bernard Primeau a invité le trompettiste Roger Walls afin de participer à son « jam » de demain soir chez *Biddle's*. Cette initiative mérite d'autant plus d'être soulignée que cela fait un sacré bout de temps que l'on n'avait pas entendu la trompette de Walls. À l'air du temps, on présente ce soir et demain l'orchestre de Paulo Ramos. À noter qu'au même endroit on pourra entendre Ellen McIlwaine, guitariste et chanteuse de blues, le 1er février. Soit en même temps — Hélas! — que la revue blues de *Blind Pig*.

— S.T.

DE RETOUR À MONTRÉAL
APRÈS UNE TOURNÉE TRIOMPHALE

UNSIMPLE SOLDAT

DE MARCEL DUBÉ

MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR
AVEC GILDOR ROY, LOUISE LATRAVERSE,
JEAN LAJUNESSE ET 9 AUTRES COMÉDIENS

DU 11 JANVIER AU 10 FÉVRIER

RÉSERVEZ MAINTENANT

(514) 253-8974
(FRAS SUR RÉSERVATION TÉLÉPHONIQUE)

UNE COPRODUCTION DE LA NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE
ET DU THÉÂTRE POPULAIRE DU QUÉBEC

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
4353, STE-CATHERINE EST, MTL
DIRECTION ARTISTIQUE GUY SADON

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

théâtre denise-pelletier
la nouvelle compagnie théâtrale

Michèle Boucher au New York City Opera



Michèle Boucher interprète le personnage de Mimi dans l'opéra *La Bohème*.

PHOTO CAROL ROSEGG

Maurice Tourigny

NEW YORK — Quelque 57 représentations dans 26 états américains en deux mois, voilà l'itinéraire chargé de la troupe de tournée du New York City Opera. Cette année l'oeuvre choisie est *La Bohème*, de Puccini, et l'opéra a fait appel à la Québécoise Michèle Boucher pour interpréter Mimi.

« Bien sûr que je ne chante pas tous les spectacles, disait la soprano après la générale à New York. Il y a deux distributions qui jouent en alternance jusqu'à chaque jour ou presque la troupe se produit dans une ville nouvelle. Il faut bien laisser les cordes vocales se reposer un peu. »

Pour Michèle Boucher donc, 29 « Mimi » d'ici au 28 mars. « Une chance extraordinaire d'explorer et d'approfondir le personnage avec les mêmes collègues soir après soir », dit-elle.

Au troisième arrêt de la troupe, au Brooklyn Center à New York, le critique Allan Kozinn du puissant *New York Times* écrivait le commentaire suivant (23 janvier) : « La soprano canadienne s'est avérée une Mimi adorable, à la voix pleine et au phrasé musical expressif et prenant ».

En scène, Michèle Boucher brille. Son jeu est sobre et juste et sa voix épate le public. Son soprano lyrique remplit les salles les plus grandes sans difficulté. L'aigu est clair, le contre do bien assuré et le médium velouté, riche. Sa finesse musicale lui a valu déjà une impressionnante collection d'éloges de la presse canadienne et américaine.

En quelques mesures seulement, ses nuances donnent le frisson.

Ses partenaires confirment les critiques. Rejoint au téléphone à Toronto cette semaine, le baryton Louis Quilico s'est emballé : « Michèle a une voix superbe et sa musicalité reste irréprochable. J'ai chanté avec elle en concert, en récital et dans *Cendrillon* elle a démontré un sens extraordinaire de la comédie. Elle ira très loin. Il est difficile de comprendre qu'on l'entende si peu au Canada ».

Pour Michèle Boucher, inutile de s'attarder longuement sur ce triste fait. « De tous temps, les chanteurs canadiens ont dû faire leurs preuves à l'étranger avant d'être reconnus chez eux. C'est de l'histoire ancienne. Mais les choses ont l'air de changer depuis quelques années », dit la cantatrice.

L'Opéra de Montréal ne l'a invité qu'une fois pour chanter... Annina, la bonne dans *La Traviata* alors qu'à

Winnipeg, Victoria et Edmonton, on lui a confié les rôles de Mimi, Marguerite dans *Faust* et Micaela dans *Carmen* qu'elle a aussi jouée au New York City Opera du Lincoln Center.

Michèle Boucher a une feuille de route bien remplie. Après un baccalauréat en piano, elle entre au Conservatoire de Montréal en chant. Elle étudie sous Lina Narducci et Gaston Germain, puis remporte son premier prix. Elle obtient une bourse pour venir étudier à l'école Julliard de New York où elle devient l'élève de Rose Bampton.

Après avoir été sélectionnée aux auditions nationales du Metropolitan Opera, Michèle Boucher amorce une carrière professionnelle. Elle chante à Carnegie Hall avec l'Opera Orchestra de New York sous la direction de Eve Queller, elle fait ses débuts en récital au Merkin Hall. Elle se produit en concert avec les orchestres symphoniques de Toronto, de Québec, de Vancouver et de Columbus sous Christian Badea. Elle reprend le personnage de Micaela le temps d'une série de représentations en Belgique. Et puis d'autres concerts, d'autres récitals.

« Mon grand amour demeure l'opéra et j'adore Mimi et la musique de Puccini qui conviennent bien à ma voix », déclare la soprano. Mais son répertoire ne s'arrête pas là. Elle interprète aussi des personnages de Verdi, de Mozart, de Massenet et des oeuvres symphoniques de Mahler, Beethoven, Mendelssohn, Bach.

« La compétition est intense aux États-Unis, dit Michèle Boucher, il faut donc cultiver un répertoire varié tout en prenant garde de ne pas dépasser ses moyens vocaux. Tellement d'artistes ont gâté leur voix en chantant des oeuvres mal assorties à leur instrument ».

Une certaine prudence a guidé l'é-

volution de Michèle Boucher. Elle a dû refuser des rôles offerts à l'opéra et choisir avec doigté ses répétiteurs. Avec la maturité vocale, elle a bénéficié des conseils d'une des plus réputées techniciennes du chant, Rita Patané.

« Aux cours des dernières années, ma voix s'est élargie et mon registre aigu s'est étendu et solidifié », affirme la chanteuse. « J'ai de plus en plus de facilité à chanter ».

Travailleuse acharnée, elle cherche constamment. Perfectionniste, elle trouve l'intonation, l'expression, le détail qui livrent le contenu dramatique de chaque phrase musicale. En répétition sa concentration est à toute épreuve. Beverly Sills, Dalton Baldwin et Robert Jacobson ont vanté sa sensibilité.

« Cette tournée est une chance exceptionnelle pour moi », dit Michèle Boucher. « Je pourrai me faire entendre à Chicago, à La Nouvelle-Orléans et dans diverses villes des États-Unis qui possèdent des opéras reconnus et de qualité. Donc, peut-être de nouveaux développements dans ma carrière... »

Toujours heureuse de chanter au Québec, la soprano a participé aux *Grands Concerts* de Radio-Canada et au Festival d'été de Lanaudière.

Lorsqu'elle abandonne ses partitions, Michèle Boucher aime écouter ses « mères spirituelles », Renata Tebaldi et Mirella Freni, qui représentent pour elle « les vrais voix italiennes de notre époque ». « Je ne me lasse jamais de les entendre », ajoute-t-elle.

Quant à l'avenir prochain, la chanteuse est discrète mais dans les couloirs du Lincoln Center, les rumeurs vont bon train : Michèle Boucher se joindrait-elle à la troupe permanente du New York City Opera à l'automne ? Attendons voir !

L'INTÉGRALE CHOPIN

UNE PREMIÈRE CANADIENNE!

Le pianiste Michel Dussault entreprend l'intégrale pianistique du compositeur Frédéric Chopin à l'émission **POUR LE CLAVIER**.

Une première série de neuf récitals commence demain; la deuxième série sera diffusée à l'automne.

POUR LE CLAVIER le dimanche à 10h00

Radio-Canada Réseau FM Stéréo LA MAGIE DE LA MUSIQUE

Qui Sait ... si vous n'en profitez pas vous même?

Momentu A voir absolument, supplémentaire dimanche 28 janvier à 20h30

LE DERNIER DÉLIRE PERMIS

(vaguement d'après Dom Juan)

TEXTE ET MISE EN SCÈNE: JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER

AVEC SYLVIE MOREAU MARCEL POMERLO FRANÇOIS TARDIF DOMINIQUE LEDUC MICHEL MONTY STEPHANE DEMERS

MUSIQUE: TRAFIC D'INFLUENCE DÉCOR: ELISE LANDRY

COSTUMES: NATALIE GINGRAS ÉCLAIRAGE: MANON CHOINIERE

Jusqu'au 3 février 1990

Du mardi au vendredi à 20h30 et les samedis à 16h30 et 20h30

4559, RUE PAPINEAU MONTREAL (QUEBEC) H 2 H 1 V 4 (514) 523-2246

LA LICORNE RESTAURANT THEATRE

EN VENTE CHEZ ADMISION (514) 522-1245

«Superbe, complètement neuf, déchirant, drôle, magique, une pure merveille!» Jean-François Doré, *Début de Soirée*

«Excellent spectacle: audacieux et troublant.» Winston McQuade, *Les Belles Heures*

«Un spectacle comme celui-ci redonne vie au théâtre.» Robert Lévesque, *Le Devoir*

«Vraiment intéressant! Beaucoup d'action, de vérité et de passion.» Daniel Guérard, *Bon Dimanche*

«A voir! Ce spectacle c'est la passion, le charisme, la séduction.» René Homier-Roy, *Radio-Canada*

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER CANADIAN CANCER SOCIETY

MAINTENANT EN VIDEO

ALLEN COPPOLA SCORSESE

NEW YORK STORIES

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 2^e étage, Montréal Qc H2J 2L1 287-1249

ROBERT LALONDE • GASTON LEPAGE • MARIE TIFO • JULIE VINCENT

dans

HA ha!...

DE RÉJEAN DUCHARME MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

À L'AFFICHE

LA PRÉSENTATION O'KEEFE THEATRE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE LA PASSION DU SPECTACLE

BILLETTERIE: 861-0563

PHOTO: LES PAPAIAZZI

Pour les mordus de *L'Enlèvement au sérail*

Die Entführung aus dem Serail de Mozart : A. Rothenberger (Konstanze), L. Popp (Blondchen), N. Gedda (Belmonte), G. Unger (Pedrillo), G. Frick (Osmin), dir. Josef Krips. EMI CMS 7-63263-2, enregistrement de 1966.
Die Entführung : C. Eda-Pierre, N. Burrows, S. Burrows, R. Tear, R. Lloyd, dir. Colin Davis. Philips 426 479-2, enregistrement de 1978.
Die Entführung : Y. Kenny, L. Watson, P. Schreier, W. Gamlich, M. Salminen, dir. Nikolaus Harnoncourt. Teldec 8.35673 ZB, enregistrement de 1985.
Die Entführung : E. Gruberova, K. Battle, G. Winbergh, H. Zednik, M. Talvela, dir. Georg Solti. London 417 402-2, enregistrement de 1987.

Carol Bergeron

« TROP BEAU pour nos oreilles, et bien trop de notes, mon cher Mozart ! » À qui le compositeur aurait répondu : « Juste autant qu'il est nécessaire, Sire ! »
 La remarque de l'Empereur Joseph II d'Autriche s'explique par le fait qu'il avait été étonné par la richesse musicale de *L'Enlèvement au sérail* (*Die Entführung aus dem se-*

raill après tout un simple *Singspiel* (théâtre en langue allemande, comparable à l'*Opéra-comique* par l'alternance du texte parlé et du chant).

On avait demandé au musicien une oeuvre légère, amusante et populaire. Il en est résulté un véritable chef-d'oeuvre où le génie théâtral de Mozart se manifeste au grand jour, laissant présager des réussites encore plus éclatantes : *Les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *Così fan tutte*, *La Clémence de Titus*, *La Flûte enchantée*.

Créé à Vienne le 16 juillet 1782, *L'Enlèvement* s'appuie sur un livret de Gottlieb Stephanie dont la substance du sujet provient de multiples sources, allemandes, italiennes, françaises, anglaises. Ce n'est cependant pas tout. Dans un ouvrage indispensable (Édition Aubier, *L'Enlèvement au sérail*), Jean-Victor Hocquard prend soin d'analyser les nombreux rapports qui existent entre *L'Enlèvement* et *Zaïde* dont l'action se déroule également dans un sérail. Commencé en 1780, cet autre *Singspiel* demeura toutefois inachevé.

Les personnages de *L'Enlèvement*

sont au nombre de six : deux femmes, Constance (Konstanze) et sa servante Blondine (Blondchen), deux prétendants, Belmonte et Pedrillo son valet, deux Turcs, Selim, pacha du sérail, et Osmin, son gardien. Bien entendu, il en découle que les Turcs sont les vilains de la comédie. Ils tiennent captives deux aimables Européennes. Avec son fidèle Pedrillo, Belmonte conçoit le plan de les libérer. Une évasion aura bel et bien lieu, mais aussitôt repris les fugitifs se retrouveront devant le despote oriental qui exercera sur eux sa clémence afin que l'aventure se termine dans l'allégresse.

Le nom de Constance rappelle aussi celui de Constance Weber que Wolfgang allait épouser au moment où il écrivait *L'Enlèvement*. Or à la fin de 1781, il a le sentiment qu'il doit absolument sauver cette pauvre Cendrillon que persécute son milieu familial. Hocquard y voit ainsi un lien entre Belmonte et Wolfgang qu'anime un pressant désir de délivrer leur fiancée captive. À juste titre, le musicologue français se demande comment pourrions-nous séparer en Mozart les aspirations du musicien de celles de l'homme ?

Sous l'apparence anodine du sujet, il faut donc percevoir des considérations plus sérieuses et plus profondes. Au-delà de la turquerie qui, à la scène et dans la musique, incite à l'exotisme, il y a la manière dont Mozart sait parler d'amour, de liberté, de fidélité, de clémence.

Des quatre versions qui font l'objet de cette recension, celle de Nikolaus Harnoncourt doit être considérée comme la plus respectueuse du texte. Elle cherche à traduire le plus fidèlement possible la très grande richesse de l'instrumentation.

Mozart a mis un soin considérable à préciser les couleurs et Harnoncourt s'est donné le mal de reconstituer les familles des bois et des cuivres et d'une manière encore plus apparente, les percussions des turqueries : le triangle, les piattis (cymbales dont le spectre sonore permet de reconnaître des sons précis) et le tamburo turco.

Harnoncourt est aussi le seul à rétablir les coupures que Mozart aurait pratiquées ici et là dans la partition, notamment dans les arias *Martern aller arten* de Constance et *Wenn der freude tränen fließen* de Belmonte. À l'exception Wilfried Gamlisch (Pedrillo), voix de ténor dont les aigus sont difficiles, le reste de la distribu-

tion parcourt l'ouvrage sans difficulté.

Bien que Mozart n'ait pas joué la virtuosité vocale pour elle-même, il faut souligner que les cinq rôles chantés requièrent des voix exceptionnellement souples : les vocalises sont redoutables et les tessitures très larges.

Les Constance de Mesdames Kenny, Eda-Pierre, Gruberova et Rothenberger possèdent toutes les qualités vocales requises. À l'exception d'Eda Gruberova qui donne dans le spectaculaire époustouflant, les autres sont toutes également convaincantes dans les superbes et redoutables arias *Traurigkeit ward mir zum lose* et *Martern aller arten*.

Il n'en va pas de même pour les Blondine. Les fameux « mi » aigus de *Durch zärtlichkeit und schmeicheln* ont raison de Norma Burrows, Lucia Popp et surtout de Kathleen Battle. Ils sont criés, décolorés ou faux. Ils ne soumettent pas Lilian Watson, cependant. Mais, il va sans dire, le rôle ne se borne pas à ce détail et l'on constate ailleurs que ces magnifiques sopranos sentent toutes fort bien le personnage.

En attendant la réédition du célèbre Belmonte de Léopold Simoneau, on peut se faire l'oreille avec n'importe lequel des quatre ténors choisis. Gösta Winberg, Peter Schreier, Nicolaï Gedda et Stuart Burrows excellent bien que le dernier offre l'incarnation la plus émouvante.

Les Pedrillo de Hans Zednik, de Robert Tear et de Gerhard Unger s'accordent bien à leur distribution respective. Ils traversent avec succès l'épreuve du *Frisch zum kampf*, ce qui n'est pas le cas du quatrième ténor, Wilfried Gamlisch.

Robert Lloyd, Matti Salminen, Martti Talvela et Gottlob Frick sont obligatoirement très fort puisqu'on leur a confié au disque la lourde partition d'Osmin. La voix de basse possède là un rôle tout à fait valorisant pour peu qu'elle soit souple et bien timbrée, aussi bien dans le grave que dans l'aigu.

À côté de Harnoncourt, je n'hésiterais pas à placer Josef Krips. Né à Vienne en 1902 et mort en 1974, ce merveilleux chef semble communier étroitement avec la musique de Mozart. En comparaison, Colin Davis donne trop facilement dans le clinquant des turqueries et Georg Solti dans une épaisseur qui ne convient pas tellement à la substance mozartienne.



Yehudi Menuhin sera à Montréal lundi le 5 février à la salle Wilfrid-Pelletier à la Place des arts.

MENUHIN

Le grand maître du violon

Marie Laurier

SON NOM est magique et sa carrière légendaire. À 74 ans, il galvanise encore les auditoires qui l'écoutent et le voient religieusement dialoguer avec son violon, enseigner, animer des émissions de télévision ou diriger un orchestre.

On a pu le constater récemment au petit écran de Radio-Canada à l'excellente émission *Menuhin-Prévost : une aventure créatrice* au cours de laquelle il a analysé et mis en valeur l'oeuvre du compositeur québécois André Prévost.

Le célèbre violoniste Yehudi Menuhin et l'*English String Orchestra* seront à Montréal le lundi 5 février, à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des arts, les invités de l'Orchestre de chambre McGill. En plus de diriger cet ensemble, Menuhin interprétera à titre de soliste avec le violon solo de l'orchestre le *Concerto en ré mineur* pour deux violons de Johann Sebastian Bach.

Né à New York en 1916, Yehudi Menuhin a toutefois passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre et en 1985 il devenait citoyen britannique, ce qui l'autorisait à porter officiellement le titre de Sir comme Chevalier de l'empire britannique, un honneur qui lui avait été conféré en 1965.

Dès sa tendre enfance, Yehudi Menuhin étudie le violon avec Louis Persinger et manifeste le talent musical qui allait le conduire au faite de la gloire. À huit ans, il donne un premier concert à San Francisco et il va ensuite poursuivre ses études en Europe avec Georges Enesco et Adolf Busch; il fait ses débuts de jeune concertiste prodige à Paris.

Novembre 1927 marque une date historique dans sa carrière : il n'a que 11 ans et il interprète le concerto de Beethoven au Carnegie Hall de New York. C'est le délire ! Les personnes qui assistaient à ce concert ont nettement conscience qu'ils viennent de vivre un moment historique, rappellent les témoins de cet événement.

Les critiques louent non seulement la technique du jeune artiste mais également sa rare sensibilité et son intelligence. À compter de ce moment son nom

sera associé partout où il se produit — le monde entier — aux plus hauts standards d'excellence. Chaque concert qu'il donne est en soi un triomphe.

Yehudi Menuhin est venu visiter Montréal, sa première visite remonte aux années 1920. Il avait environ 10 ans et il était accompagné de sa soeur Hephzibah, comme il le fera également parfois avec Yalta, son autre soeur également pianiste.

En 1984, il revenait dans la métropole pour célébrer le 40e anniversaire de ses débuts avec l'OSM. En rappelant cette visite, Gilles Potvin, alors critique musical au DEVOIR écrivait : « Parallèlement à l'évolution d'une carrière artistique phénoménale, Yehudi Menuhin a développé une pensée humaniste et une préoccupation sociale qui l'ont amené à s'intéresser à une foule d'organismes qui travaillent au rapprochement des peuples par la musique. »

En 1969, l'UNESCO le nommait président du Conseil international de la musique et à ce titre présidait à Montréal l'assemblée générale de l'organisme en 1975. Il livrait à cette occasion ce message percutant : « La musique offre encore une chance de compréhension humaine et le minimum de désaccord pour une époque où la famille humaine est plus que jamais déchirée par d'anciens préjugés, tout en étant unie par de nouvelles visions et par le raffermissement des valeurs éternelles qui ont toujours fait partie intégrante de toute l'expression artistique chez chaque peuple et chaque grand artiste. »

Il terminait son message en disant que « chaque style de musique et chaque public, qu'il soit populaire ou classique, permettra au monde entier de découvrir un terrain commun ».

Celui que le *New York Times* décrétait être « l'un des plus grands maîtres de l'histoire du violon » a reçu les honneurs civils des institutions les plus prestigieuses du monde tant pour son talent que pour sa contribution à la vie culturelle et aux causes humanitaires, notamment pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Au plan musical, il fut le mentor d'un nombre incalculable de jeunes artistes et il fonda en 1956, le festival suisse de Gstaad en plus de présider les destinées des festivals anglais de Bath et de

Voir page C-5 : Menuhin

SMCQ
 Société de musique contemporaine du Québec
 Walter Boudreau, directeur artistique

LISE DAOUST, flûte

Là où mène le monde (1988), **André-Luc Desjardins**
L'Oiseau blessé (1987), **Denis Gougouin**
Zone grise (1989), **René Lussler**
Kathinka's Gesang (1983), **Karlheinz Stockhausen**
 Première nord-américaine

Dimanche, 4 février 1990, 15 heures 30
Élysée
 35, rue Milton, Montréal — MÉTRO SAINT-LAURENT
Billets : 15 \$, étudiants & âge d'or : 8 \$ — Réservations : 843-9305
 Radio-Canada
 CBF-FM Stereo 100,7

L'apocalypse de Jean

Francine Alepin
Renée Cossette
Vincent Gratton
Robert Gravel
Roger Léger
Alexis Martin
Pascale Montpetit

Luc Proulx
Jean-Pierre Rouffard
 MUSIQUE ORIGINALE
Yves Chamberland
 Une production du **Nouveau Théâtre**
Expérimental

À COMPTER
DU 16 JANVIER
1990 20H30
Rés. : 521-4191

ESPACE LIBRE
 1945 Fullum,
 métro Frontenac

NTE
 expérimental

LA RÉPÉTITION

IL VA SANS DIRE

« Spectacle magnifiquement maîtrisé, Dominic Champagne réussit durant près de deux heures à nous tenir en haleine. » **Robert Lévesque, Le Devoir**
 « Sylvie Drapeau joue constamment sur la corde raide entre le comique de situation et son tragique intérieur. Beckett aurait bien aimé ! » **Paul Toutant, A-C**
 « Une diva magnifiquement interprétée par Sylvie Drapeau. » **Francine Grimaldi, A-C**
 « La pièce essentielle de la rentrée, c'est un régal. » **Nicolas Vais, Parole théâtre**
 « Une écriture généreuse. Une très très belle pièce. » **Winston McQuade, Les belles heures**
 « Courez voir La Répétition. C'est une pièce formidable. » **René Homier-Roy, La Bande des Six**
 « Une soirée exceptionnelle. La confirmation gigantesque du talent de Sylvie Drapeau. » **Daniel Guérard, Bon Dimanche**
 « Dominic Champagne signe ici un des plus beaux textes de la saison. » **Luc Boulanger, Voir**

DERNIÈRE SEMAINE - SUPPLÉMENTAIRES
27 JANVIER 15H, SAMEDI 3 FÉVRIER 15H

TEXTE ET MISE EN SCÈNE DOMINIC CHAMPAGNE
 avec Julie Castonguay, Sylvie Drapeau, Luc Guolin, Norman Helms, Marc Legault et Christian Thomas au piano assistance à la m.e.s. et régie: André Bernard - costumes: François St-Aubin - scénographie: Jean Bard - traques: Pascal Poulin - éclairages: Lou Arreau - musique originale: Christian Thomas
 direction de production et direction technique: Guy Lemire
 DU 8 JANVIER AU 3 FÉVRIER 1990 - DU MARDI AU SAMEDI 20H30 - À LA SALLE FRED BARRY
 RÉSERVATIONS: 253-8974 PRIX SPÉCIAUX POUR GROUPES: 982-0643

Le Conseil des Arts du Québec
ESPO BELAIR
ESPO L'Impériale

Salle Fred Barry
 de la Nouvelle Compagnie théâtrale
 Théâtre de création dramaturgique

PRIX RÉDUIT AVEC LA CARTE Lapointe Rosenstein
 4 À JUSQU'AU 3 FÉVRIER

QUATRE À QUATRE LES INCONTOURNABLES

UBU PRÉSENTE
 De Queneau à l'Ouvroir de Littérature Potentielle
OULIPO SHOW

PIERRE CHAGNON BERNARD MENÉY DANIELÉ PANNETON CARL BECHARD

MISE EN SCÈNE DENIS MARLEAU
 * PRIX SPÉCIAL DE L'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DES CRITIQUES DE THÉÂTRE 1988 *

DE RETOUR D'EUROPE
QUINZE
REPRÉSENTATIONS
EXCEPTIONNELLES
 du 23 janvier au 10 février à 20:30

Élysée BILLET EN VENTE AU THÉÂTRE
 35, RUE MILTON, 848-4554
 416 8 511 1111 (MONTREAL) CREDIT (TAXES DE SERVICE) 286-2525

LE DEVOIR

wcfe
 plattsburgh

Lettre d'introduction
 WCFE-TV, PBS de Plattsburgh, depuis peu sur les ondes de Vidéotron, Cable 14, est fière de présenter au Grand Montréal, sa programmation unique, soignée et de grande qualité.

Nous ne sommes pas une grande station.

Nous avons, au fil des années, entretenu une relation étroite et fidèle avec nos auditeurs, dont plusieurs de la région de Montréal.

Fidèle à sa tradition d'innovation, WCFE s'engage à maintenir pour son service à la clientèle, un effort soutenu afin que vous nous accordiez vous aussi votre confiance

Nous sommes à l'écoute

Faites nous connaître vos attentes.

Nous ferons de notre mieux pour vous Montréalais.

On se rapproche de vous
CANAL 14, VIDÉOTRON
CANAL 57, UHF

Les Amis Canadiens du Canal 57
 P.O. Box 776
 Lacolle, Québec JOJ 1J0

ORCHESTRE DE CHAMBRE McGill
 Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

CONCERT BEETHOVEN

Solistes:
JON KIMURA PARKER, piano
JOSE LUIS GARCIA, violon
DENIS BROTT, violoncelle

Ouverture Coriolan
 Deux Romances
 Prélude et Fugue
 Triple Concerto

LUNDI, 19 FÉVRIER, 20 h. 30

Billets: \$25 - \$18 en vente maintenant

Patronage: **Quebecor inc.**

Théâtre Maisonneuve
 Place des Arts
 Réservations téléphoniques
 514 842 2112 - Frais de service
 Redevance de 1 \$
 sur tout billet de plus de 10 \$

DOMINIQUE DERUDDERE L'invasion belge se poursuit

Nathalie Petrowski

DEPUIS deux semaines, je ne sais pas ce qui se passe, mais les Belges débarquent en force au Québec. Pas moyen de faire son métier sans tomber sur un cinéaste belge de passage à Montréal pour lancer son plus récent film. Pas moyen de faire d'autre chose que de l'écouter parler du plat pays de Jacques Brel. Pas moyen d'éviter la pernicieuse question : Pourquoi pleut-il toujours sur Bruxelles et comment fait-on pour ne pas y mourir d'ennui ?

Dominique Derudder, le réalisateur de *Bandini*, le troisième film belge du mois, m'attendait dans une salle de conférence du Vieux-Montréal. N'eut été le fait qu'il n'y avait personne d'autre que lui dans la pièce, j'aurais pu le prendre pour le fils du réalisateur sinon son troisième assistant.

Pour tout dire, Dominique Derudder n'a pas le physique de l'emploi. À première vue, on croirait rencontrer un étudiant en lettres du cégep Saint-Laurent. Il est petit, très petit. Ses cheveux coupés ras lui donnent un air assassin qu'un regard bleu et transparent vient rendre plus inquiétant. Avec beaucoup de bonne volonté on pourrait lui confier la garde du chien mais certainement pas celle des enfants. Et pourtant avec *Bandini*, Derudder s'est non seulement retrouvé avec trois enfants sur le bras mais avec un film de 5 millions \$.

Après *Crazy Love*, tiré d'un roman de Charles Bukowski, Dominique Derudder a réussi à attirer l'attention de gens importants et à gagner leur confiance.

Par gens importants, j'entends la veuve de l'écrivain américain John Fanté qui lui a cédé les droits de *Wait until Spring Bandini* alors que personne ne s'intéressait encore à l'oeuvre de son mari.

J'entends Francis Ford Coppola, le cinéaste et producteur qui lui a ouvert les portes de l'Amérique avant d'apposer son sceau d'excellence sur le générique où l'on peut désormais lire, « Francis Ford Coppola présente... »

J'entends aussi l'écrivain Charles Bukowski qui est devenu un compagnon de brosse avec le temps et qui est prêt à reconnaître sous serment que Derudder est le seul cinéaste qui a compris son oeuvre.

J'entends finalement la brochette d'acteurs célèbres — Faye Dunaway, Ornella Mutti et Joe Mantegna — qui ont pris le risque de jouer dans *Bandini* même si le réalisateur était un illustre inconnu et qu'il était, de taille du moins, beaucoup plus petit qu'eux.

Pas si mal pour un ti-cul de 32 ans qui a déjà été le chanteur d'un groupe punk de seconde zone qui a compris très vite trois choses essentielles dans la vie : la première, qu'on peut commettre tous les péchés mortels du monde pour autant qu'on soit prêt à aller les confesser; la deuxième, que pour avoir accès à la caméra super 8 d'un grand frère,

il suffit de menacer ce dernier de tout raconter aux parents (que le grand frère prenait le prétexte de sa caméra et des paysages qu'il prétendait filmer pour sortir en cachette avec des filles); finalement, admettre que faire chanter son grand frère n'est pas très grave pourvu qu'on se confesse tout de suite après.

Ces trois choses apprises et digérées, Dominique Derudder était mûr pour adapter le roman de John Fanté, roman qui dans le fond n'est rien de plus que l'histoire d'un petit garçon et de sa vie de chien. L'histoire de Dominique Derudder, quoi.

« J'ai découvert Fanté en lisant Bukowski qui n'arrêtait pas de faire son apologie, dit-il d'entrée de jeu. Dès les premières pages, je me suis immédiatement reconnu dans cet auteur. J'ai reconnu ma famille aussi. Mon père est un militaire et pas un poseur de briques comme Bandini et pourtant il est aussi égoïste que lui.

Pareillement pour ma mère. Quand elle souffre, il faut que toute la famille souffre comme la femme de Bandini. J'ai même eu un frère qui pissait au lit comme le frère d'Arturo, avec la seule différence qu'au lieu de vouloir être prêtre, mon frère se voyait déjà pape !

Et puis j'ai passé mon enfance près d'un village de mineurs et d'immigrants italiens. Je jouais avec leurs fils, ce qui m'a immédiatement rendu suspect aux yeux de mes compatriotes belges. »

Né à Bourg Leopold au début des années 60, fils d'un militaire qui a sauté dans le camion des Américains à la Libération et qui a décidé d'y rester, Dominique Derudder est un mélange bizarre de cynisme et de sentimentalisme sirupeux, de candeur et d'opacité.

Tout ce qu'il m'a dit au cours de l'entrevue, je l'ai lu par la suite dans toutes les coupures de presse à son sujet. Et pourtant comme il me le disait, j'avais l'impression d'être la première à l'apprendre, la première à laquelle il l'avouait. C'est dire que la force de persuasion est l'essence même de sa personnalité.

Pas surprenant que son film porte sur le mensonge et sur une famille désunie où chacun se joue la comédie. Évidemment, les Bandini du film sont des Italiens du Colorado au début des années 20 et non pas des Flamands est années 60. Mais pour le reste, c'est kif-kif.

Ils manquent d'argent mais ils ne manquent jamais de moyens pour arriver à leurs fins. Ils ne sont jamais vraiment méchants, mais ils ne sont jamais vraiment bons non plus.

« C'est comme dans la vie, dit Derudder, les choses et les gens y sont beaucoup plus ambigus que dans les films. »

Bandini est tissé d'ambiguïtés du début jusqu'à la fin : on ne sait jamais si on est dans un mélo ou dans une comédie, si les personnages sont sérieux ou s'ils se foutent de notre gueule, si on est dans un film italien des 80 ou un film américain des années 30.

Au chapitre de la classification, le cinéaste n'est d'aucun secours. Comment pourrait-il l'être. Il a découvert le cinéma en regardant la télévision.

« Comme Bourg Leopold était une ville militaire, il n'y avait que deux cinémas qui présentaient des films de cul pour les soldats. Il n'était donc pas question pour moi d'aller au cinéma. Je me suis donc rabattu sur la télévision. Or comme la télé belge n'avait pas les moyens de produire ses propres émissions, on y diffusait tous les soirs des films américains des années 30 que je regardais avec fascination et que je comprenais au premier degré. »

Le deuxième degré devait lui venir à l'âge de 12 ans quand il comprit qu'il n'avait plus besoin de courir se confesser pour expier des péchés. Il comprit que personne, pas même Dieu, ne semblait se préoccuper de son sort, grande révélation pour lui ! Du coup il venait de saisir toute l'hypocrisie du monde adulte mais aussi le grand esprit pratique des catholiques.

« Des fois je me dis que mes origines belges m'ont aidé dans la mesure où pour un Américain, travailler avec un Belge c'est comme aller au zoo. Ce pays-là n'existe pas pour eux et dans le fond ils ont raison. La Belgique n'existe pas. »

La Belgique n'existe tellement pas que la seule façon d'y faire des films, c'est de vendre son âme à la co-production. Sur *Bandini*, sept producteurs franco, belgo, italo, américains se sont partagé la tâche, une situation dont Dominique Derudder a tiré avantage puisque lorsqu'un producteur lui refusait quelque chose, il lui en restait six autres à convaincre du contraire.

Après les producteurs, il a fallu refaire le numéro aux acteurs. Or il faut se lever de bonne heure pour convaincre une actrice comme Faye Dunaway de bien vouloir prêter son joli visage aux caprices de la caméra.

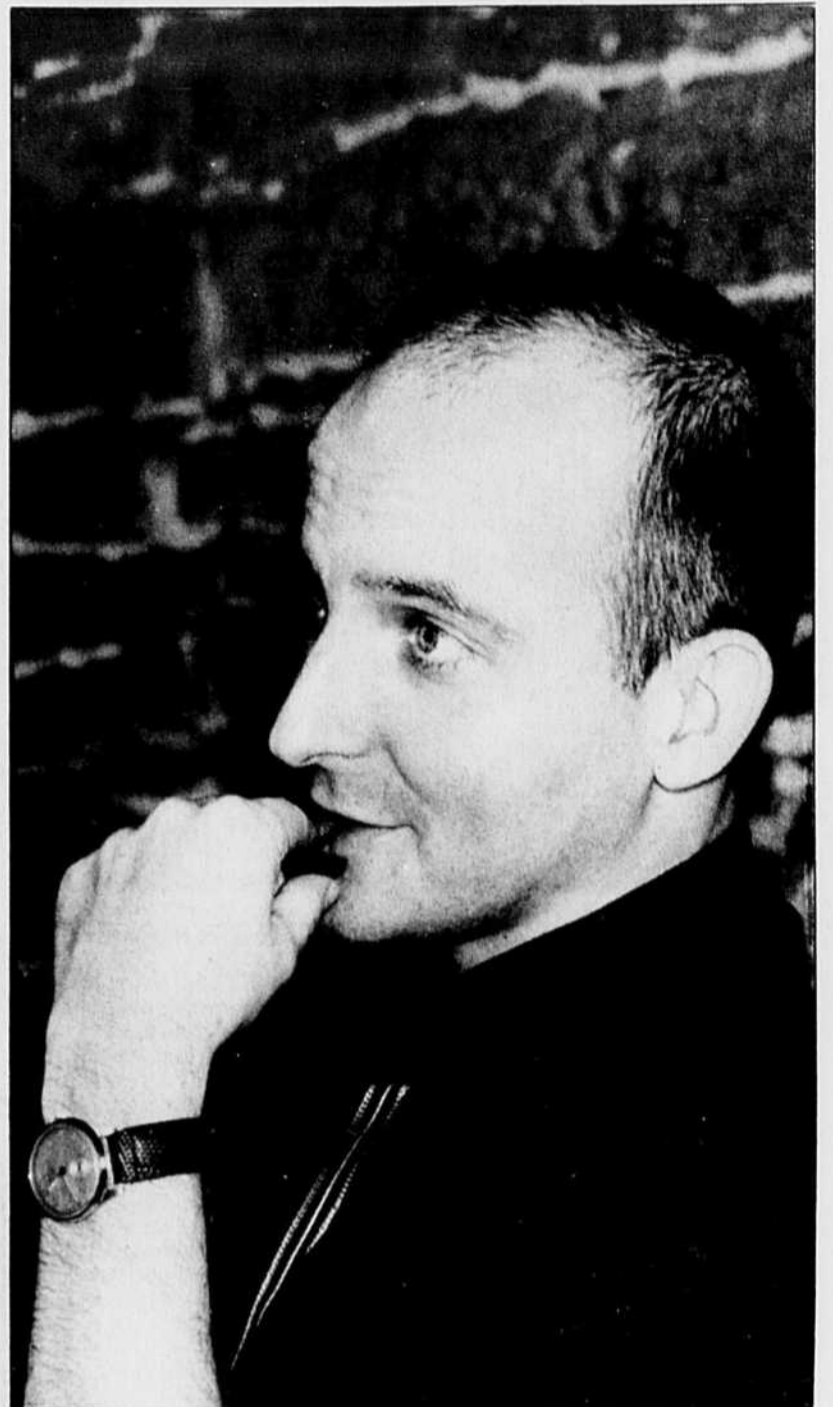
« Un des producteurs m'avait dit, tu vas voir ça va être l'enfer, elle va t'emmerder tout au long du tournage et tu ne rentreras pas dans les délais prévus. Il avait tort. Elle a été formidable et nous avons fait sept jours de tournage avec elle comme prévu. Même chose pour Ornella Mutti qui joue dans un contre-emploi qui lui va à merveille. »

Le secret ? L'organisation. La rigueur. Savoir exactement où l'on s'en va et ce que l'on veut montrer.

Dominique Derudder n'est pas le genre à improviser. Lorsqu'il se pointe sur un plateau, il n'hésite pas une seconde, il sait exactement où placer sa caméra et comment diriger ses acteurs. Il sait surtout se faire respecter. Quand au produit final, il en est fier et serait prêt à le défendre devant le premier qui voudrait y toucher.

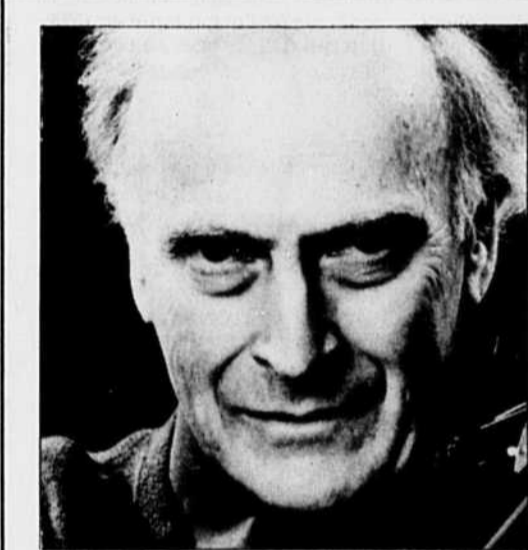
Il a réalisé le film qu'il avait en tête et a déjà un autre projet en chantier : un film à sketches avec trois autres cinéastes italiens dont Giuseppe Tornatore (*Il cinema Paradiso*).

À vrai dire, Dominique Derudder ne rit plus dans sa barbe. Il est mort de rire.



Le cinéaste belge Dominique Derudder.

PHOTO JACQUES GRENIER



Yehudi Menuhin

PHOTO ARCHIVES

◆ Menuhin

Windsor, leur inculquant par son travail et sa notoriété une réputation d'envergure internationale.

L'éminent violoniste qui sera dans la métropole pour un seul concert à la Place des arts est parmi les artistes qui ont le plus endisqué, comme interprète et comme chef d'orchestre.

Il contribua grandement à l'introduction de la musique indienne en Occident en donnant notamment plusieurs concerts avec le sitariste Ravi Shankar avec qui il a aussi enregistré des disques qui furent très prisés aux États-Unis.

Auteur de plusieurs manuels de pédagogie du violon, notamment ses célèbres *Six leçons* publiées en 1971, son autobiographie en 1977 et *Conversations avec Menuhin* en 1980, l'artiste est aussi un conférencier et « un maître de musique » fort en demande.

Menuhin possède une vaste culture et une

énergie sans pareil; on lui prête également un sens aigu de l'humour et de la répartie.

Gilles Potvin décrivait ainsi Yehudi Menuhin dans un article paru dans LE DEVOIR du 2 avril 1980: « Malgré des cheveux blancs maintenant un peu plus épars, (à 64 ans) Menuhin conserve toujours un air de jeunesse. Son jeu, s'il n'a pas toujours la précision tranchante d'autrefois, reste néanmoins des plus séduisants (...) Menuhin joue comme s'il était seul au monde mais il sait fonder son jeu à celui de ses collègues. »

Le *English String Orchestra* s'est acquis la réputation d'être l'un des meilleurs orchestres spécialistes en musique de chambre en Europe avec un son et un style très personnels.

Le programme du 5 février comprend également la *Suite de Saint-Paul*, de Holst, le *Sextuor de l'opéra Capriccio*, de Richard Strauss, la *Sonate No 3* pour cordes, de Rossini, et *Variations sur un thème de Frank Bridge Opus 10*, de Benjamin Britten.

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE VENISE 89

DIDIER FARRÉ PRÉSENTE

Un film de ERIC ROCHANT

PRIX LOUIS DELLUC 89

UN MONDE SANS PITIÉ

avec HIPPOLYTE GIRARDOT • MIREILLE PERRIER • YVAN ATTAL • JEAN-MARIE ROLLIN
CÉCILE MAZAN • ALINE STILL • ANNE KESSLER • PAUL PAVEL

Scénario ERIC ROCHANT • Musique GÉRARD TORIKIAN

Distribution ACTION FILM

A L'AFFICHE!

COMPLEXE DESJARDINS 1:20 - 3:20 - 5:20
7:20 - 9:20

BASILAIRE 1 288-3141

"10 + ...s'il y a jamais eu un film important, poignant et passionnant, c'est ROMERO...brutal, magnifique et inspirant... à voir absolument..."

— Gary Franklin, ABC-TV

"Un film d'une émotion percutante... Raul Julia livre une performance exceptionnellement touchante... aussi troublant que THE KILLING FIELDS..."

"ROMERO est le meilleur, le plus intelligent, le plus touchant, le plus sincère, le plus poignant des films tournés jusqu'ici sur le cauchemar qui se déroule en Amérique Centrale."

— Bill Arnold, SEATTLE POST

"Une fois de plus, Julia prouve à quel point il possède toute la maîtrise de son art."

— Franco Nuovo, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

"Raul Julia s'est glissé dans la peau de Mgr Romero, livrant une performance remarquable."

— Robert Levesque, LE DEVOIR

"Un film émouvant et remarquable!"

— VARIETY

RAUL JULIA ROMERO

UN FILM D'UNE TERRIBLE ACTUALITÉ

Une Production PAULIST • Un film de JOHN DUCKAN
RAUL JULIA dans le rôle de ROMERO • Avec RICHARD JORDAN
ANA ALICIA • HAROLD GOULD • EDDIE VEDIZ • TONY PLANA
Musique originale de CARLOS YRAGO • Producteur GEORGE HALE BOSSES
Directeur de la photographie GEOFF BURTON
DANS LE RÔLE DE
Producteurs exécutifs LAWRENCE MORTON/JOHN SACRET YOUNG
Écrit par JOHN SACRET YOUNG
Produit par ELWOOD E. KESER C.F.P. Réalisé par JOHN DUCKAN
Distribué par MALOFILM DISTRIBUTION

A L'AFFICHE! MALOFILM DISTRIBUTION Une présentation de Radio-Canada

EN VERSION FRANÇAISE COMPLEXE DESJARDINS BASILAIRE 1 288-3141

CARREFOUR LAVAL 2330 AUT. DES LAURENTIDES 688-3684 MAIL CHAMPLAIN 465-5006

VERSION ORIGINALE ANGLAISE COMPLEXE DESJARDINS BASILAIRE 1 288-3141

ÉGYPTIEN 1455 PEELE STREET 843-3112

MALCOLM MC DOWELL CHARLES AZNAVOUR

IL MAESTRO

un film de MARION HÄNSEL

CENTRE-VILLE 2001 UNIVERSITÉ COIN DE MAISONNEUVE 849-4518

FRANCIS LE MAIRE ANDREA FERREOL DISTRIBUTION PRIMA FILM

La rencontre de deux êtres oubliés par l'amour et unis par la passion...

"Un film à voir."

— Huguette Roberge, LA PRESSE

"Jeremy Irons et Fanny Ardant réussissent à nous transporter au coeur de leur univers..."

— Franco Nuovo, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

"Oui! Beau film et bel amour!"

— PREMIÈRE

"Fanny Ardant: derrière son élégance, une force de frappe: l'émotion."

— François Forestier, L'EXPRESS

"On y croit, on les suit, on est ému et conquis: une histoire d'amour d'un romantisme convaincant."

— ENTRACTE

"Climat romantique, belle photographie."

— Richard Gay, TÉLÉ-MÉTROPOLE

SÉLECTION OFFICIELLE BIENNALE DE VENISE 1989

FANNY ARDANT JEREMY IRONS

Un film de JEAN-JACQUES ANDRIEN

AUSTRALIA

TCHÉKY KARYO AGNES SORAL DANIELLE LITTLETON HELENE SURGERE PATRICK BAUCHAU Scénario et dialogues JEAN GRUAULT JACQUES AUDIARD et JEAN-JACQUES ANDRIEN Musique composée et dirigée par NICOLA PIVOANI Directeur de la photographie YORGOS ARVANITIS

Radio-Québec Distribué par MALOFILM DISTRIBUTION

2e SEM EN VERSION FRANÇAISE COMPLEXE DESJARDINS BASILAIRE 1 288-3141

CARREFOUR LAVAL 2330 AUT. DES LAURENTIDES 688-3684

VERSION ANGLAISE COMPLEXE DESJARDINS BASILAIRE 1 288-3141

ÉGYPTIEN 1455 PEELE STREET 843-3112

La vie et rien d'autre



PHOTO ARCHIVES

Un monde sans pitié avec Yvan Attal (à gauche) et Hippolyte Girardot.

Un monde sans pitié. Un film écrit et réalisé par Eric Rochant. Images de Pierre Dovion. Avec Hippolyte Girardot, Mireille Perrier, Yvan Attal, Jean-Marie Rollin, Cécile Mazan et Anne Kessler. France, 1989, 84 min. Au Complexe Desjardins.

Marcel Jean
Collaboration spéciale

LES EXCÈS auxquels s'est adonnée la critique française à propos d'*Un monde sans pitié* (on a parlé du film des années 90; on a écrit que nous étions tous un peu Hippo quelque part) sont peut-être le pire ennemi de ce premier film d'un jeune réalisateur de 28 ans: Eric Rochant.

C'est qu'*Un monde sans pitié* est ce genre de petit film sympathique que l'on accueille comme une bonne surprise, comme une bouffée d'air frais lorsqu'on le découvre avec un regard vierge, mais qui ne peut faire autrement que de décevoir si on place en lui de trop grandes espérances. On aurait tort, en effet, de voir tout de suite en Rochant le nouveau Carax (tout comme il serait stupide de jouer l'un contre l'autre).

Un monde sans pitié, c'est l'histoire d'Hippo. La fin de la vingtaine, plutôt beau garçon, celui-ci n'est ni chômeur, ni travailleur, ni étudiant et ni voleur. On pourrait croire qu'il n'est rien, lui-même se décrit comme un minable, mais il serait plus juste de dire qu'il est un peu joueur, un peu charmeur et, d'abord et avant tout, un viveur qui roule dans une bagnole pourrie et qui se fait entretenir par son jeune frère, lycéen vendeur de drogue.

L'appartement qu'Hippo et son frère partagent est le lieu de rassemblement de toute la jeunesse désœuvrée du quartier. Hippo y mène une vie plutôt nocturne,

dans une atmosphère oscillant entre la fête et l'ennui.

Un soir, en quittant son appartement, Hippo fait la rencontre de Nathalie, une étudiante plutôt jolie bien que passionnée d'économie soviétique. Se produit alors quelque chose comme un coup de foudre entre une fille qui se construit un brillant avenir et un garçon pour qui le sens même du mot avenir se limite aux huit prochaines heures. Hippo en bavera donc à suivre cette collè-

gienne. Mélange de comédie, de romance, de film policier et d'errance, *Un monde sans pitié* aurait pu être un film comme un autre si Rochant n'avait su capter le poulx de Paris avec autant de précision. En effet, le principal talent du cinéaste aura été de saisir au vol quelques belles atmosphères de cette ville, de montrer la palpitation de la rue et l'humidité du soir qui tombe.

Pour le reste, quelques brillantes idées de mise en scène (Hippo se cachant de son ex-petite amie sur la corniche, les irruptions de Nathalie dans les parties de poker) compensent largement pour une série de mots d'auteur trop appuyés (voir la réplique sur l'amour et le grand marché économique européen).

Côté interprétation, si plusieurs voient en Hippolyte Girardot l'un des grands acteurs de demain, je préfère insister sur Yvan Attal, remarquable de présence en copain faire-valoir. Quant à Mireille Perrier, l'inoubliable interprète de *Boy Meets Girl*, elle est une Nathalie sobre mais attachante.

Avec *Un monde sans pitié*, Eric Rochant fait des débuts remplis de promesses. D'emblée, il impose une personnalité de cinéaste (ce qui n'est pas chose courante). À cause de cela, on a hâte de voir son prochain film.

Comment être Noir et soldat nordiste

Glory. Un film de Edward Zwick. Un scénario de Kevin Jarre d'après deux romans: *Lay This Laurel*, de Lincoln Kirstein, et *One Galant Rush*, de Peter Burchard. Images de Freddie Francis. Avec Mathew Broderick, Denzel Washington, Morgan Freeman, etc. États-Unis, 110 minutes. À l'Impérial.

Robert Lévesque

IL Y AVAIT longtemps qu'Hollywood ne s'était lancé dans une aussi imposante production où il n'y a ni femmes, ni avions, ni bombes, ni stars. Les super-productions, aujourd'hui, étant synonymes de gadgets intergalactiques ou d'apocalypses vietnamiennes, avec aventures amoureuses à la clé, *Glory* a de quoi, au départ, se distinguer.

Imaginez un de ces « grands films » du cinéma américain des années 30 que signaient Michael Curtiz ou Raoul Walsh, films de guerre d'avant les armes automatiques et les bombes de toutes sortes, imaginez en fait un *Autant en emporte le vent* tourné aujourd'hui mais sans les scènes d'amour et le racisme sous-jacent, et vous vous approchez de ce qu'est *Glory*.

Edward Zwick, cinéaste inconnu, signe un film qui emballa la presse américaine, ces jours-ci, qui sort à point pour les Oscars du mois d'avril, mais qui surtout se démarque de la production courante par son sujet: on y voit la formation et la bataille fatidique de la première unité de soldats noirs dans le 54^e Régiment d'infanterie du Massachusetts en 1862.

Il y avait longtemps qu'Hollywood ne s'était lancé dans un film sur la Guerre de Sécession, l'imaginaire cinématographique américain étant saturé de ce guerre-là. Mais d'y revenir, par le biais de cet épisode particulier où des Noirs vont se battre sous l'uniforme américain des armées nordistes, est une façon assez remarquable de ramener à l'écran cette matière historique à la base même de l'Amérique d'aujourd'hui.

Malgré que le président de la Confédération américaine en 1862 ait interdit aux Noirs de prendre l'uniforme, sous peine de retourner à



PHOTO TRI-STAR PICTURES

Matthew Broderick incarne le colonel Robert Gould Shaw dans *Glory*.

l'état d'esclavage, un officier blanc, le colonel Robert Gould Shaw, prend en mains l'organisation et la formation d'une unité militaire qui ne réunit que des Noirs.

Le colonel Shaw, qui n'a que 25 ans, est un abolitionniste convaincu, pour qui la Guerre de Sécession est l'occasion de mettre fin à l'esclavage aux États-Unis, et c'est avec une main de fer qu'il va voir à la formation de ses soldats de couleur dont il a juré de faire les meilleurs combattants.

Tout comme *Driving Miss Daisy* (voir critique ci-bas), *Glory* participe de ces nouveaux regards que le cinéma d'Hollywood pose sur les Noirs. Ceux-ci n'ont plus à « jouer » des Noirs dans des films de Blancs, comme depuis toujours, mais plutôt à « être » des Noirs... dans des films de Blancs. La différence est mince,

nuancée, mais elle est là.

Les personnages de Noirs n'ont plus à être des héros du fait de leur seule présence dans un film au rang de premier rôle, comme au temps de Sidney Poitier; Hollywood a réussi un rapprochement qui n'a plus rien de mesquin. Mais Hollywood étant Hollywood, ce nouveau rapport ou cette nouvelle co-existence seront exploités au maximum.

Dans *Glory*, on remarque au plan technique une très grande maîtrise dans les scènes de batailles, ces épouvantables batailles où les soldats se tiraient dessus face à face, avançant en rangées les uns vers les autres jusqu'à plus balles. C'étaient les guerres de baïonnettes, de corps-à-corps, guerres physiques où l'homme était vraiment de la chair à canon ou à fusil.

Ces scènes-là dans *Glory* sont spectaculaires. Puis il y a évidemment tout le classique de la formule: on assiste d'abord à la longue et dure formation du régiment, où le courage s'aiguise, avant de passer aux batailles elles-mêmes.

Glory jouit d'une distribution excellente, à commencer par Mathew Broderick qui joue le jeune colonel Shaw avec une force étonnante. On sent chez lui la détermination, les hésitations cachées, et surtout l'amour qu'il porte à ces hommes et qu'il ne dira jamais. Jeunesse et force, subtilité et émotion dans le jeu apparemment dur de son personnage, Broderick se place en tête de peloton pour l'Oscar.

On remarque Denzel Washington dans le rôle de Trip, dont la scène où il se fait fouetter le dos (déjà profondément marqué par ses années d'esclavage) est magistrale.

Un couple modèle

Driving Miss Daisy. Un film de Bruce Beresford, d'après la pièce de Alfred Uhry. Directeur de la photo, Peter James. Avec Jessica Tandy, Morgan Freeman, Dan Aykroyd, Patti Lupone. États-Unis, 1990, 90 min. Au Loew's.

Robert Lévesque

DE 1948 à 1967, passant d'une Packard à une Cadillac, le vieux Hoke Colburn est le chauffeur de la bougonne et indépendante Miss Daisy Werthan, veuve pas très joyeuse qu'il va devoir amadouer avant de la conduire à ses courses, ses messes et ses visites.

Ces deux-là, qui ont le même âge mais pas la même couleur de peau, et toute une histoire antinomique, vont finalement vivre, sans se le dire, la plus lente mais la plus pure des histoires d'amour.

En adoptant à l'écran *Driving Miss Daisy*, un succès théâtral off-Broadway qui avait obtenu un prix Pulitzer en 1987, Bruce Beresford jouait plutôt gagnant au départ.

L'histoire, inhabituelle, d'un vieux couple Noir-Blanc, a tout pour séduire; elle a deux acteurs attachants pour la défendre, et surtout elle arrive à point nommé dans une Amérique qui semble, avec le temps, avoir digéré le plus gros du mouvement d'émancipation des Noirs.

La pièce de Alfred Uhry (et le film de Beresford) se déroule dans le même temps historique que cette lutte d'intégration menée par Martin Luther King dans les années 50 et 60. L'astuce efficace de *Driving Miss Daisy* est de proposer en parallèle à ce mouvement socio-historique, dans les mêmes dates, l'histoire intime des relations d'abord professionnelles et distancées puis amicales et amoureuses de Hoke et Daisy comme s'ils vivaient eux-mêmes, ou concrétisaient, tout le large mouvement d'intégration des Noirs.

Mais le hic de l'affaire c'est son côté simpliste (comme si l'émancipation des Noirs avait suivi la courbe d'une histoire d'amour) et son côté utopiste. Plusieurs dénonceront cet espèce de racisme à l'envers ou à rebours qui consiste à se pencher avec complaisance sur la belle égalité que l'on nous chante là, lorsque la réalité dans les banlieues des grandes villes américaines comme Miami ou Washington est toute autre.

Nonobstant ce sentiment gênant de condescendance envers ces Noirs que l'on accepte en choeur après les avoir tenu à l'écart (ce qui affaiblit le film), *Driving Miss Daisy*, faut-il le rappeler, est d'abord et avant tout un produit à Oscars, un de ces films dans lesquels l'industrie d'Hollywood se mire et se plaît, fait consensus, grâce à l'émotion, cette denrée qui indéfectiblement survit malgré tous les ingrédients, tous les trucs, tous les plus usés détours du cinéma commercial.

Il faut dire que c'est à Jessica Tandy et Morgan Freeman qu'incombe la tâche de nous émouvoir, et ces deux-là le font très bien. Relevance, intelligence dans les regards, souplesse, feu dans l'oeil, tout est là, et plus. Jessica Tandy, cette routière du théâtre et du cinéma américains, n'a jamais eu à ce point l'écran à sa disposition. Elle le traverse sans obstacles.

Elle aura sans doute la récompense de l'Académie pour ce travail tout en finesse, ces regards renfrognés, cette façon qu'elle a de tenir à son indépendance, puis ces regards revenus de tout, soudain attendris, qui découvrent chez le vieux Hoke son horizon affectif à elle lorsque, au soir de sa vie, elle sait que lui seul peut lui tendre la main.

Hoke lui tend la main, et plus encore, à la fin, il l'aide à manger une tarte aux pommes dans une scène qui va attendrir l'Amérique de Gaspé à Seattle, de North Bay à El Paso.



PHOTO WARNER BROS.

Jessica Tandy et Morgan Freeman dans *Driving Miss Daisy*.

PENTAÈDRE
PENTAÈDRE
PENTAÈDRE

concert
populaire

QUINTETTE À VENT

Extrait de comédies musicales
Gershwin, Olcombe, Rogers,
Joplin, Michel Legrand

Billets

VALLEYFIELD Albert Dumouchel Cegep	QUÉBEC Chapelle Historique Bon Pasteur	MONTRÉAL Salle Tudor Magasin Olgilvy
VALSPEC: (514) 373-5794 21 janvier	BILLETECH: (418) 643-8131 27 janvier	ADMISSION: (514) 522-1245 1 février

☎ **Éléphonie**

«Deux films grandioses!»
F. Lafuste, Le Devoir

«Une expérience inoubliable!
À voir absolument!»
H. Roberge, La Presse

COMPLET SAMEDI ET DIMANCHE

«Une sortie idéale pour toute la famille.»
F. Collard, CIMS

Grand Canyon. Imax. Époustouflant.

LE CINÉMA-SPECTACLE SUR MAXI-ÉCRAN AU VIEUX-PORT DE MONTRÉAL

2 GRANDS FILMS EN PRIMEUR: GRAND CANYON • BENTHOS, UN VOYAGE FASCINANT AU FOND DES MERS.

CFM 600 GALENO GEFÉ MOZ G-M CKAC 73 CTQR 925 Rens.: 496-4629 Achats et rés.: ADMISSION 522-1245.

Qui Sait ... si vous n'en profitez pas vous même ?

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER / CANADIAN CANCER SOCIETY

VINS/chronique

La Romanée-Conti



Noël MASSEAU
Pierre SEGUIN

La Romanée-Conti est au vin ce que Rolls-Royce est à l'automobile ou Mario Lemieux au hockey.

Rares sont les amateurs qui n'ont jamais entendu parler ou lu quelques lignes à propos de ce prestigieux vin rouge, le plus célèbre de la Côte d'Or en Bourgogne.

Encore plus rares sont ceux qui en ont bu. Les prix astronomiques que ce vin exige, ainsi que ceux des autres vins du domaine, sont exclusifs, au grand soulagement des millionnaires qui se les arrachent.

Cette renommée n'est pas récente. La vigne s'appelait au début *Les Cloux*. Elle fut baptisée *La Romanée* par les propriétaires de l'époque, Louis XIV se voyait servir ce vin pour soigner sa fistule, sur ordonnance de ses médecins. Une preuve supplémentaire que la médecine a bien changé car aujourd'hui ce ne sont plus les malades qui boivent la Romanée-Conti mais les médecins.

À la cour de Louis XV, le vignoble fut au centre d'une intrigue entre la Pompadour et le prince de Conti, cousin du roi. Ce dernier l'emporta et donna son nom au vignoble qui devient la Romanée-Conti.

Cette vigne fut confisquée par la nation comme plusieurs autres vignobles bourguignons, leurs anciens propriétaires ayant subitement perdu la tête.

La notoriété de la Romanée-Conti résista au vent révolutionnaire à en juger par le commentaire que les citoyens Renaudot et Breton firent au moment de la rédaction du catalogue de vente du vignoble en 1791 : « Nous ne pouvons dissimuler que le vin de la Romanée est le plus excellent de la Côte d'Or et même de tous les vignobles de la république française... Sa couleur brillante et veloutée, son parfum et son feu charment tous les sens. Ce vin, bien entretenu et bien conditionné, arrivant à sa huitième et dixième année, augmente toujours en qualité. Il devient le baume des vieillards, des faibles et des infirmes, et rendrait la vie aux mourants. »

Après trois ventes subséquentes, la Romanée-Conti échoue entre les mains de M. Duvault-Bloch. Aubert de Villaine, actuel co-propriétaire, est un descendant direct de Duvault-Bloch.

En 1942, Henri Leroy achète la moitié du domaine. Sa fille, Lalou-Bize Leroy est aujourd'hui l'autre co-propriétaire du Domaine de la Romanée-Conti (DRC).

Ce domaine, qui porte le nom de la première vigne de Bourgogne, est aussi propriétaire ou locataire sur d'autres terroirs presque aussi prestigieux que la Romanée-Conti, la Tâche, la Romanée Saint-Vivant, le Richebourg, les Grands Échezeaux, les Échezeaux, le Montrachet, le Bâtard-Montrachet et, en Vosne-Romanée, un peu plus de 3 hectares. Les deux derniers vins ne sont d'ailleurs jamais commercialisés par le domaine. Ils sont vendus au négoce.

Si le domaine de la Romanée-Conti est l'un des plus prestigieux de Bourgogne, ses vins ne font pas toujours l'unanimité. Certains connaisseurs téméraires leur reprochent à l'occasion un degré alcoolique trop élevé, une impression de surmaturité excessive et parfois de ne pas être à la hauteur de leur réputation. Oh le sacrilège ! Car la critique n'est pas tout à fait la bienvenue au DRC.

Parlez-en à Harvey Steinman, rédacteur en chef du *Wine Spectator*, revue spécialisée américaine. Il avait matraqué les vins du DRC issus du millésime 83 et il n'avait pas totalement tort. Les propriétaires et toute l'aristocratie de la critique vineuse brandirent le poing, montrèrent des dents et l'on cria au scandale.

Car voyez-vous, il a quelques vaches sacrées dans le monde du vin et le DRC en est une. Comme si la perfection existait ailleurs qu'à Rome et bon an, mal an. Pour se reprendre et s'excuser de son crime de lèse-majesté, Steinman fut dithyrambique à propos des vins médiocres du millésime 84.

Nous avons eu à quelques reprises l'occasion de goûter tous les vins du DRC et ce, depuis 1978 et il nous est permis de croire au contraire que le domaine de la

Romanée-Conti n'est pas à l'abri de la critique, ni des aléas de la nature. C'est normal.

Certaines années, pour de nombreuses raisons, les vins sont moins réussis. Qu'un viticulteur ne l'admette pas l'est moins. Ceci dit, rien ne nous empêche de déguster les vins et de vous livrer nos commentaires non censurés.

Le 11 décembre dernier, nous participions à une dégustation des vins rouges du Domaine de la Romanée-Conti du millésime 1986 au Centre de dégustation de Montréal où une quinzaine de passionnés se réunissaient pour partager six précieuses bouteilles.

À ces prix-là, on n'a pas le choix de partager et c'est le grand avantage d'appartenir à un club de dégustation. Nous avons alors dégusté les vins à l'aveugle, c'est-à-dire en ignorant l'ordre de service des vins, afin de minimiser l'effet subjectif d'étiquettes aussi prestigieuses.

Notez que ces vins seront bientôt en vente (pas en solde) aux Maisons des vins et dans quelques succursales régionales de la Société des alcools. Et si ça peut vous faire plaisir, sachez que les mêmes vins sont vendus 30% plus cher aux États-Unis (un autre phénomène rarissime).

Voici le résumé de nos notes dans l'ordre dans lequel nous avons dégusté les vins :

Échezeaux 1986, DRC 94 \$

Une des robes les plus sombres de la série, rubis foncé. Le nez est superbe avec des notes fruitées qui rappellent le cassis, la fraise et des effluves de vanille et de cacao apportées par l'élevage en fûts neufs. La bouche ne déçoit pas : attaque franche et ample, avec des saveurs de fruits mûrs et très beaux tannins garantis d'un bel avenir et d'une longue garde. 18+ /20

La Tâche 1986, DRC 212 \$

Robe moins dense que la précédente, rubis. Le nez est plus fermé et bien marqué par le bois avec les notes caractéristiques de vanille mais révèle aussi des arômes discrets et concentrés de fruits mûrs. La bouche est d'une délicatesse surprenante : les tannins sont souples et élégants. Ce sera un velours dans cinq ou six ans. À attendre impérativement. 18+ /20

Richebourg 1986, DRC 195 \$

Couleur rubis qui tire vers le grenat moyennement foncé. Le nez est anonyme avec quelques notes de torréfaction et de fruits cuits. La bouche est intéressante mais l'équilibre précaire entre l'acidité et les tannins, plutôt agressifs, déçoit. L'ensemble manque de finesse. Le temps corrigera-t-il la dureté actuelle du vin ? 16,5/20

Romanée Saint-Vivant 1986, DRC 162 \$

Belle robe soutenue, rubis et sombre. Nez charmeur et complexe où s'entremêlent les arômes de fraises cuites, de sous-bois, de café et de vanille. Un vin somptueux en bouche avec beaucoup d'étoffe et très long en bouche. Longue garde. 18,5+ /20

Romanée-Conti 1986, 198 \$

Curieusement, ce vin présentait la robe la plus pâle de la série. Le nez par contre était sensationnel : fruits mûrs (fraise et framboise), vanille, encens, bois de santal... Même impression en bouche où ce vin n'est que suavité et d'une élégance suprême. C'est si soyeux et les tannins tellement souples qu'on a l'impression que ce vin est prêt à boire bien qu'il se conservera longtemps. Ce vin a presque fait l'unanimité (14 sur 16) quand au meilleur vin de la dégustation ce qui corroborerait la hiérarchie entre ces vins. 19+ /20

Grand Échezeaux 1986, DRC 137 \$

Robe rubis tirant vers le grenat, très sombre, la plus sombre du lot avec les Échezeaux. Le nez qui offre pour le moment peu de nuances, est dominé par les arômes boisés. Bien ample en bouche, le palais reçoit une véritable avalanche de fruits et de tannins qui rend ce vin un peu dur mais promet énormément. La finale est bien longue. Attendre 1995 pour commencer à le boire. 17,5+ /20

Ce fut une dégustation mémorable qui confirme la supériorité des vins du DRC en 1986 mais lorsqu'il faut dépenser 1100 \$ pour goûter ces vins superbes, une question surgit : ces vins valent-ils ce coût ? Nous vous répondrions par une autre question : Une Rolls Royce vaut-elle 220 000 \$?

le cahier du Samedi

RESTAURANTS/chronique

Le Nouvel An à la Belle Maison

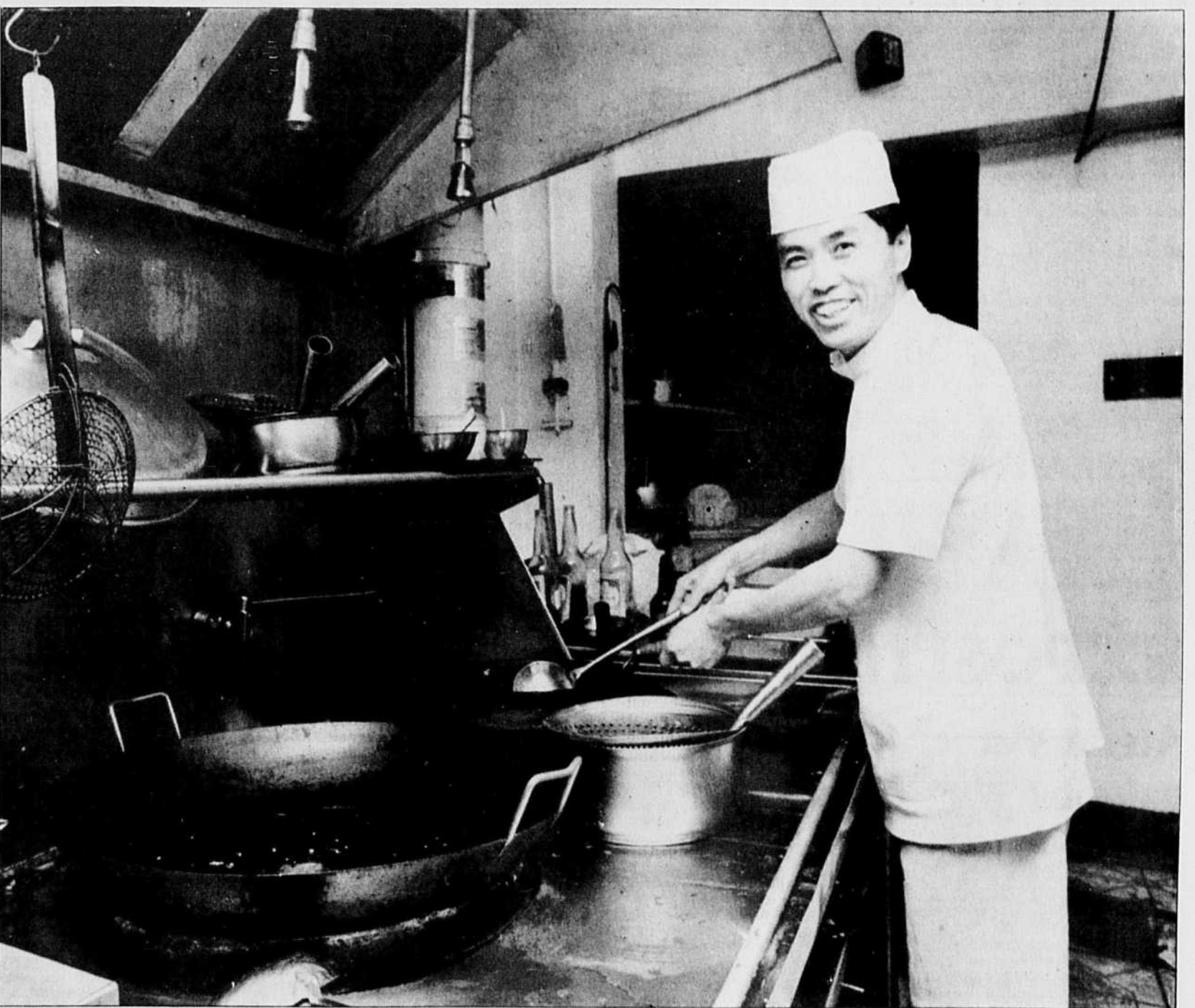


PHOTO JACQUES GRENIER

Le chef Sheng-Pin Tai en cuisine.



Josée BLANCHETTE

C'EST AUJOURD'HUI le Nouvel An chinois de par tous les Chinatowns du monde. L'année du cheval succède à celle du serpent et les prédictions les plus épiques (pour ne pas dire hippiques) iront bon train pour un temps. Occidentale ou chinoise, l'astrologie offre une certaine prise, illusoire direz-vous, sur l'existence.

Je n'ai pas demandé à Jean-François son signe astrologique chinois. Jeune fonctionnaire au nez chaussé de lunettes rondes, il s'était offert à partager son vécu asiatique le temps d'un repas. Je lui ai posé peu de questions sur lui-même et beaucoup sur Taiwan, où il a vécu deux longues années.

Il me dira qu'on y mange très mal comparativement à Hong-Kong (c'est tout dire) mais très épicé, qu'on y est stressé même le dimanche, qu'à Taipei on joue sa vie à chaque coin de rue, que les Taïwanais ont l'air de véritables drogués aux amphétamines, bref que c'est un très endroit à visiter. Mais il compte bien y retourner vivre, trouvant là-bas de quoi satisfaire ses instincts les plus suicidaires nourris de films d'Indiana Jones et de Batman depuis sa tendre enfance.

Jean-François tenait à me faire découvrir ce petit refuge taïwanais où il vient pratiquer le mandarin une ou deux fois la semaine. Belle Maison (c'est le nom du restaurant) est tenu par une psychologue taïwanaise, un cuisinier szechuanais et leurs trois enfants. Il y a aussi Sylvain, un jeune Bourdha québécois au rire homérique qui hante les lieux chaque soir, s'étant pris d'affection pour cette famille néo-québécoise qu'il voudrait bien « sortir du trou ».

Ce boui-boui du quartier Saint-Henri est connu des résidents de la rue Saint-Antoine mais le bouche à oreille à ses limites et le Chinatown aussi. Je ne pousserai pas la compassion jusqu'à vous dire que Belle Maison porte bien son nom mais du moins c'est propre (la salle vous offre une vue imprenable sur la cuisine) et c'est vachement honnête. Pas cher donc et plutôt bien fricoté.

En cette saison, vous ne trouverez ni poivrons rouges, ni haricots verts dans les assiettes, car on s'en tient

chez Belle Maison aux fruits et légumes de saison — lire en-deçà de 2 \$ la livre. L'hiver, on se rabat sur le chou chinois, les carottes, les oignons, les aubergines japonaises et l'espoir de jours meilleurs en cette année marquée sous le signe du cheval.

Dans la soupe aigre-douce, on retrouve des oeufs en suspension. Cette *stracciatella* asiatique était parfumée au vinaigre de riz et à l'huile de sésame. Moins heureux, le poivre gris pré-moulu prédominait dans les aromates. Les raviolis farcis à la viande étaient de bonne facture, sautés à l'huile et accompagnés de sauces pimentées maison.

L'assiette de crevettes aux noix de cachou était d'une générosité déconcertante et les crevettes de bonne taille. Relevées d'une sauce légèrement sucrée, elles se déplaçaient aux carottes en dés. Détaillée à 7 \$, cette assiette tenait du miracle.

Le poulet aux arachides et aux piments était un plat du Szechuan fait de piment séché un peu éventé. Le poulet en petits morceaux s'accommodait bien de la force du piment et du croquant des arachides.

GASTRONOMIE

Aux délices de Szechuan
Gastronomie pékinoise et szechuanaise
1735 St-Denis
844-5542
(Membre de l'A.R.Q.)
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

RESTAURANT AUBERGE
La fine cuisine de Louise Duhamel
municipalité de St-Aldé, ch. St-Marguerite & Bourgill
Rés.: 1-229-2080

Restaurant Le Piémontais
Cuisine italienne et française
FERMÉ LE DIMANCHE
1145A, rue De Bullion
861-8122
Membres de l'A.R.Q.
(Association des Restaurateurs du Québec)

Un plat familial et sans prétention, les aubergines à la viande sont délicieuses et méritent le détour. Un peu huileuses, il est vrai, (mais j'ai vu pire dans le quartier chinois), ces aubergines longues et violettes, mêlées de boeuf haché, nous réconciliaient avec ce légume-fruit méconnu hors de l'Asie.

Du riz collant offrait un support à ce repas ainsi que du thé bien tassé. Les desserts n'ont pas la faveur des insulaires de Formose, aussi les biscuits de fortune et les quartiers d'oranges furent-ils une véritable bénédiction pour saluer cette fin de parcours.

Tout en sirotant le thé, Sylvain, le Bouddha de service, nous entretenait sur les mérites de la « femme orientale ». Il comptait épouser une des citoyennes de Formose « qui ne sont pas encore contaminées par le féminisme », racontait-il dans toute sa débonnaire ardeur. « Je ne veux pas d'une féministe qui voudrait travailler en dehors, avoir son auto,

son compte de banque et ses souliers... »

« Réjouissez-vous du plaisir d'autrui », concluait mon biscuit de fortune tout imprégné de sagesse orientale à 15 sous, tandis que je m'étouffais avec une dernière gorgée de thé.

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 20 \$ avant le thé, la taxe et le service. POUR : Une découverte taïwanaise dans Saint-Henri. La patronne se fait un devoir de mettre les restants (pêle-mêle) dans un petit contenant pour emporter.

CONTRE : Pas beau-bon-pas cher... on ne peut pas tout avoir.

RESTAURANT CHINOIS BELLE MAISON
3967, rue Saint-Antoine
Montréal
tél.: 933-7421
Livraison gratuite dans le quartier et les environs

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 27 JANVIER

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF PRÉSENTE A 22:00

- Concerto pour piano no. 9 K.271 Jeunehomme (Mozart)
- Symphonie no. 35 K. 385 en ré Haffner (Mozart)
- Symphonie no. 4 en la op. 90 Italienne (Mendelssohn)
- Concerti pour flûte RV 514 et 509 (Vivaldi)

DEMAIN SOIR, 22:00

- Symphonie no. 1 en ut majeur (Bizet)
- Sonatas no. 8-9-10-11 et pièce à trois parties (Purcell)
- Les noces de Figaro, ouverture K. 492 (Mozart)
- La flûte enchantée, ouverture K. 620 (Mozart)
- La clémence de Titus, ouverture K. 621 (Mozart)
- Lucio Silla, ouverture K. 135 (Mozart)
- Concerti pour piano en sol et en do Hob. XVIII 4-5 (Haydn)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

Musique, musique instrumentale

Tous les jours de 18h00 à 20h00

2 heures de musique sans interruption commerciale



ciel 98.5

L'aveuglement de l'homme est chose immémoriale

Richard-Max Tremblay. A la galerie Graff, 963, Rachel Est, jusqu'au 13 février.
Martha Townsend. A la galerie Art 45, 2155, Mackay, jusqu'au 10 février.

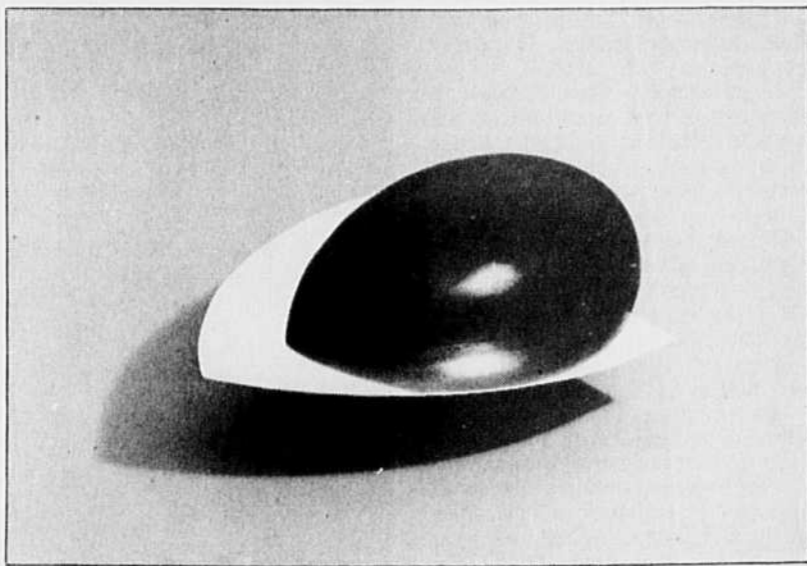
Claire Gravel

UNE RARE INTENSITÉ se dégage des peintures récentes de Richard-Max Tremblay. L'huile sombre et liquide, imprégnant recto-verso la toile de lin, est venue dessiner des marbrures, laissant apparaître çà et là des taches claires comme des constellations dans une nuit d'encre ou, dans un autre ordre d'idées, des éraflures de balles sur un mur de pierre.

Ouvres voilées, leurs sujets repiqués sur des photographies de journaux indiquent un contenu politique : terrorisme, catastrophes écologiques, guerres de religion. Quelques toiles restent muettes, Tremblay les soumettant à une certaine littéralité, tel *Contentants* qui pose à la nature morte.

Partout ailleurs, la représentation est, pour reprendre le terme de l'artiste, « contaminée » par la photographie. L'image médiatisée est isolée de son contexte original et « recontextualisée » à travers des confrontations d'autres images ou d'images similaires en diptyques ou polyptyques.

Ainsi, à cette usure apparente des surfaces où la matière picturale a



Breach, une oeuvre d'acajou et d'argent de Martha Townsend (1989).

dégorgé s'ajoute cet hors-temps du fait divers où toute référence a été écartée et qui fonctionne ici comme symbole universel.

Le personnage, silhouette ténébreuse se détachant sur ces fonds chaotiques, est traité en contre-jour (*Tir*); ailleurs, il surgit d'un patient effaçage de sur le noircissement du fond, reprenant les accents lumineux irréels du négatif photographique (*La nuit étoilée*).

C'est dans ce dernier travail que

Richard-Max Tremblay nous livre ses images les plus fortes. Les grande toiles vert-de-gris nous disent : dans la nuit étoilée, des hommes sont assassinés, des femmes disparaissent, des foyers sont incendiés, des fanatiques religieux fomentent une guerre sale. Les couleurs bues par la toile sont le seul décor de ces écartèlements : façonnés par une technique qui en appelle à l'accident (les toiles sont déposées sur la couleur, comme si celle-ci était une plaque imprimante, la « matrice » comme on dit en gravure), ces fonds sont, finalement, la métaphore de l'inconscient, cette fameuse « nuit noire » de l'homme. Les images que l'artiste vient y tracer sont des ombres : parlant d'aveuglement et de mort, elles posent la violence au centre du psychisme humain, nous plongeant dans ce mystère de la fascination de l'horreur.

L'étouffement des tons dans un camaïeu, les figures enfoncées dans ce lieu multidimensionnel de l'inconscient, dans des compositions souvent symétriques, accentuent l'impression de lourdeur inhérent au sujet. Ici, Richard-Max Tremblay est arrivé à une osmose de la photographie et de la peinture à travers laquelle il s'exprime d'une façon plus entière, plus juste, que dans ses formes colorées apposées sur ses fonds monochromes.

Où se situe l'oeuvre de Martha Townsend ? Du côté de l'art pour l'art ? Dans *Breach*, elle frôle le design. Comment peut-on en 1990 ne s'intéresser qu'à la pureté de la forme ? Juchée sur un socle, cette sculpture d'acajou et d'argent semble réciter une problématique d'avant-garde du début du siècle. Cet esthétisme désuet ne manque pas de charme : il manque de force.

nant Platon : nous sommes encore enchaînés au fond d'une caverne et nos représentations, nos désirs et nos peurs, sont des ombres. Un très bon travail.

L'OEUVRE de Martha Townsend se présente comme des objets aux formes parfaitement construites. Devant les sphères de merisier, les miroirs voilés, les matières veloutées, patinées, nous sommes séduits, d'autant plus que cette sensualité s'exprime à travers des formes épurées, avec beaucoup de retenue.

Ces objets ont été longuement mûris. On s'aperçoit qu'ils ne portent aucune marque de fabrication. L'artiste s'absente de son oeuvre, dans un reflux de la pensée conceptuelle nommé « inexpressionnisme » par son théoricien, Germano Celant. Les matériaux sont soit trouvés, soit façonnés par un artisan.

L'oeuvre est pourtant moins conceptuelle que symbolique. Certaines pièces, comme *Cradle*, ont tout du fétichisme à la Louise Bourgeois. D'autres, comme *Black Sphere* de 50 cm de diamètre, recouverte d'une gaine de cuir noir, peau tendue sur la bille de bois dur, sont des images sexuelles évidentes.

À mi-chemin entre le sexuel et le mystique, l'oeuvre s'établit autour de cette économie du signe. Elle utilise le langage du formalisme (formes épurées) pour le détourner dans une mise en scène connotée symboliquement.

Certains objets sont légués par d'autres artistes, comme les fils de soie brune donnés par Mary Scott. Ils forment la longue chevelure de *Swallows*. Un nid en forme de coeur se double dans un « miroir magique » qui fait apparaître l'objet absent, soit le mot *Swallows* (hirondelles) inscrit sous le verre.

Comme un piège, ce miroir tripartite enferme les oiseaux, le nid et le spectateur. Townsend donne à lire de nombreuses significations, à partir de la psychanalyse freudienne (de la condensation couronne-nid-coeur) à la psychanalyse lacanienne (le miroir) où s'ajoutent des interrogations sur le double, etc.

Plus « bavarde », cette pièce fait un usage superficiel de données intellectuelles, traduisant ainsi une grande naïveté que l'aspect plus mystérieux des autres oeuvres dissimulait.

Où se situe l'oeuvre de Martha Townsend ? Du côté de l'art pour l'art ? Dans *Breach*, elle frôle le design. Comment peut-on en 1990 ne s'intéresser qu'à la pureté de la forme ? Juchée sur un socle, cette sculpture d'acajou et d'argent semble réciter une problématique d'avant-garde du début du siècle. Cet esthétisme désuet ne manque pas de charme : il manque de force.

L'ami canadien

Nathalie **PETROWSKI**
▲ Humeurs

J'AI UN AMI. Un ami canadien. Il habite aujourd'hui Toronto. Je le connais depuis longtemps. Depuis toujours probablement.

Dans le temps, on se tenait ensemble aux abords de Montréal-Ouest. Je devais avoir 15-16 ans. Je ne faisais pas encore la différence entre le Québec et le Canada. Je ne faisais pas la différence entre quoi que soit, du reste.

C'était la belle époque à Montréal-Ouest. Le vendredi soir on écoutait les Doors ou Blood Sweat and Tears dans le sous-sol des parents. On fumait des cigarettes, on se passait des joints et on attendait avec trépidation une invitation au bal de graduation du *high school* du coin.

On ne se demandait jamais si on était Québécois ou Canadiens. On se contentait de parler anglais. Moi ça ne me dérangeait pas. L'anglais je le parlais couramment, même que je pensais en faire carrière. Je rêvais du jour où dans la langue de Shakespeare, je deviendrais journaliste au *Rolling Stone* ou au *Village Voice*. Remarquez que mon rêve se déroulait toujours à New York ou à Los Angeles, jamais à Toronto ou même à Vancouver. Le Canada pour moi n'existait pas.

Vers 17 ans, j'ai perdu de vue mon ami canadien. Il est parti à Toronto et s'est joint au FLQ (*Fellow Who Left Quebec*). Puis il a changé de bord, il a perdu contact, il a cessé d'appeler. J'ai entendu dire à travers les branches des érables qu'il faisait maintenant partie des FKIA (*Fellows Who Know It All*).

Un jour j'ai reçu une lettre, puis un coup de téléphone. Il voulait savoir ce que je devenais et si je parlais encore anglais. Nous nous sommes rencontrés dans un bar de l'Ouest de la ville de son choix. Un bar d'Anglais. Il m'a demandé des nouvelles du front. Comment se portait le Québec et ce que je pensais de Toronto ? Je lui ai répondu que le Québec se portait bien. Quant à Toronto, je n'y avais pas vraiment réfléchi. Il m'a demandé ce que je lisais ces temps-ci et si la mort de Margaret Lawrence avait eu sur moi le même effet que sur lui. Désolé de te décevoir, ai-je répondu, mais *who is she anyway* ? Il a failli s'étouffer dans son *gin tonic*. Comment pouvais-je ne pas connaître Margaret Lawrence, l'équivalent canadien-anglais de Gabrielle Roy ?

J'ai pris mon courage à deux mains. Désolée mais je ne la connais pas d'Ève ni d'Adam. Mon ami canadien m'a regardée d'un drôle d'air comme si je débarquais de la planète Mars ou du Congo belge. Puis il m'a fait une confidence : dans le fond, m'a-t-il avoué, beaucoup de Canadiens-anglais ne la connaissent pas non plus.

J'étais soulagée. Mon ami canadien était moins borné que je le redoutais. Il était encore parlable. C'était il y a trois ou quatre ans. Nous savions tous maintenant la différence entre le Québec et le Canada. Nous avions choisi nos camps.

J'ai revu mon ami canadien à plusieurs reprises. Plus nous nous fréquentions, plus le gouffre entre nous se creusait, moins nous parlions la même langue et cela en dépit du fait que mon ami canadien, insistait maintenant pour parler français. Et comme la pratique lui avait manqué, son français mettait des heures sinon des siècles à exprimer une idée claire. Lorsque j'essayais de lui faciliter la tâche en lui répondant en anglais, mon ami canadien faisait semblant de ne pas entendre et continuait à m'assommer dans la langue maganée de Molière.

À chaque fois que la conversation s'engageait sur la pente savonneuse de l'indépendance, mon ami canadien montait sur ses grands chevaux. Il ne comprenait pas notre besoin obsessionnel de vouloir nous séparer du reste du Canada. Il ne poussait jamais la démagogie jusqu'à me balancer les Montagnes Rocheuses. À la place, il se lançait dans des savantes théories sur les pièges du nationalisme, de tous les nationalismes, Hitler y compris. Vu de cet angle-là, je ne savais pas toujours quoi répondre. Alors, je me taisais en reprenant un autre *gin tonic*.

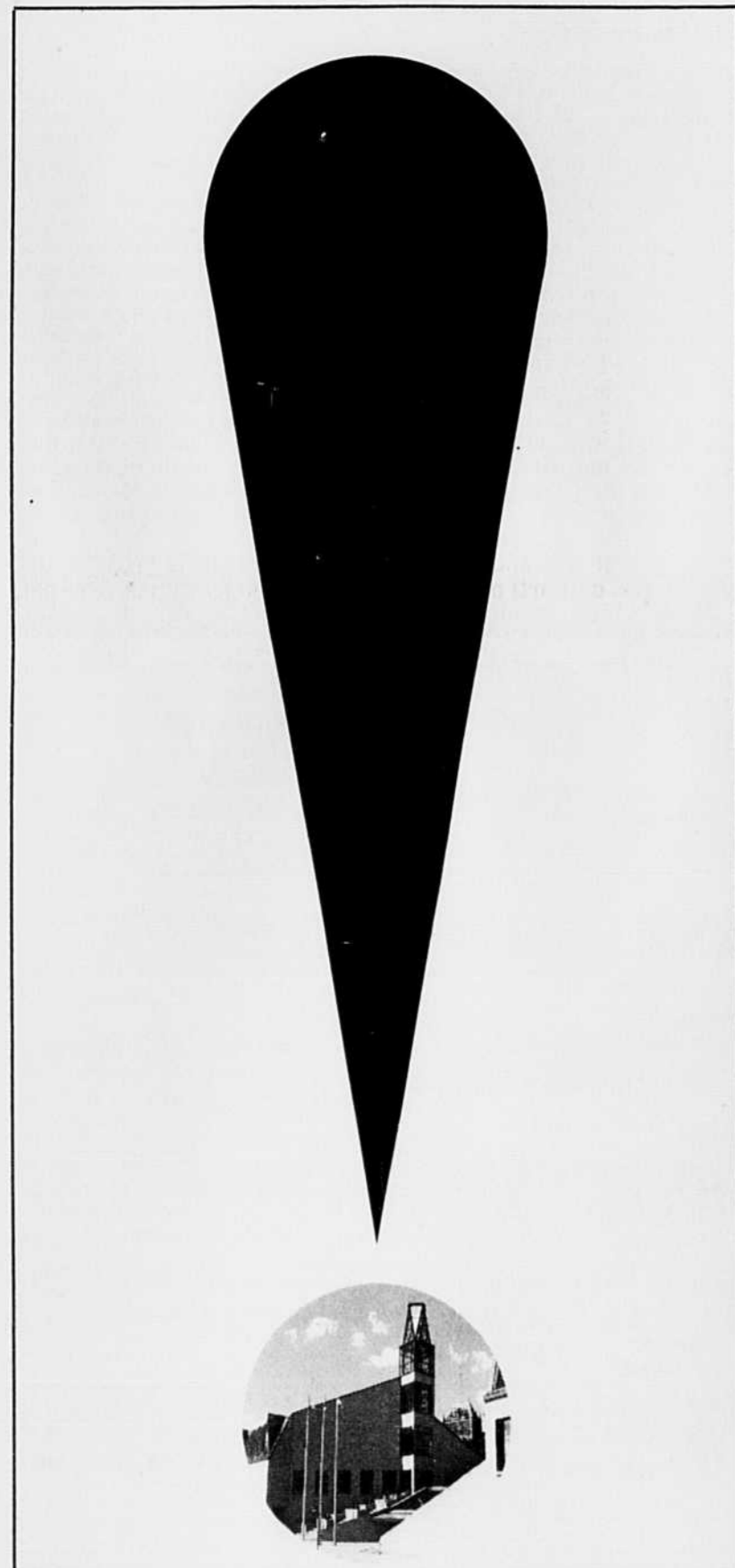
Le temps a passé. Mon ami canadien a cessé de venir à Montréal. J'ai entendu dire qu'il était très occupé à Toronto. Qu'il se battait maintenant contre le libre-échange, puis contre le Lac Meech, qu'il faisait de grandes déclarations sur l'importance de la culture canadienne.

J'ai failli l'appeler pour lui demander : Quelle culture canadienne ? Mais je me suis retenue. Après tout, il avait le droit lui aussi de se poser des questions sur son identité. Il avait même le droit de réclamer le statut de société distincte pour tout le monde, même les usagers des igloos.

Qu'il le fasse aussi tard et après m'avoir reproché de ne penser qu'à mon nombril, m'a fait sourire. J'ai cru un instant que nous étions peut-être en train de nous rapprocher. Qu'il allait enfin comprendre ce que le Québec voulait et pourquoi nous avions raison de le demander. Mais non. Mon ami canadien n'avait pas changé d'idée sur le Québec. Il croyait encore le connaître et le comprendre mieux que nous. Il croyait encore qu'il avait raison.

Mon histoire s'arrête ici. L'ami canadien n'existe pas. Je l'ai inventé de toutes pièces. Et si j'ai inventé c'est en voyant un livre, *Letters To A Quebecois Friend*, écrit par un certain Philip Resnick à son ami Daniel Latouche.

Je n'ai pas lu le livre. Je me suis arrêté à la couverture. Le nom de l'ami canadien est en grosses lettres sur la couverture, celle de l'ami québécois en bas à droite en minuscules. Évidemment l'ami canadien a écrit plus que l'ami québécois qui se contente d'un droit de réplique. L'ami canadien méritait donc cette place de choix sur la couverture, d'autant plus que le projet était son idée, son initiative. N'empêche que cette répartition du territoire livresque me laisse songeuse. Entre le Québec et le Canada, je crois qu'il y a un mur. Au lieu de faire semblant de ne pas le voir, faudrait peut-être songer sérieusement à poser la première brique.



Messages, Mérite agricole, Homme-oiseau, Sur la piste des trappeurs, Être aux anges, Architectures du XX^e siècle au Québec: autant d'événements, autant de regards passionnés jetés sur l'être humain d'ici et d'ailleurs. Incontournable comme la vie...

MESSAGES

Toujours plus loin et plus vite, du bouche à oreille aux télécommunications, les civilisations n'ont cessé de découvrir de nouveaux moyens de communiquer. Ouvrez grands vos yeux et vos oreilles à l'exposition Messages, une exposition pour décoder les multiples visages de la communication et suivre le voyage des messages dans le temps et dans l'espace.

SUR LA PISTE DES TRAPPEURS

En provenance des territoires du Nord-Ouest, « Sur la piste des trappeurs » témoigne des droits de ces habitants et des connaissances acquises au cours des siècles. Le trappage n'est pas seulement une pratique du passé... c'est une réalité qui subsiste tant bien que mal pour la survie de ce peuple. Venez suivre la piste des trappeurs au Musée de la civilisation jusqu'au 8 avril 1990.

Bell

MUSÉE DE LA CIVILISATION
85, rue Dalhousie, Québec

En collaboration avec **LE DEVOIR**

Le Musée de la civilisation est une corporation d'État administrée par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

Aquarelles et pastels récents
Ming Ma
jusqu'au 18 février
BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE CÔTE SAINT-LUC
5851 Boulevard Cavendish, Côte Saint-Luc
(514) 485-6900 Tous les jours de 10h à 22h

GAERIE TRIS FONTS
JEAN-MARIE MARTIN
jusqu'au 3 février
367, STE-CATHERINE OUEST SUITE 555, MONTRÉAL (QUÉBEC) CANADA H2X 2A3 (514) 845-5555
Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

"EXPOSITIONS"
hiver-printemps 1990

• PEINTRES • SCULPTEURS •
• GRAVEURS • CÉRAMISTES •
• ICÔNOGRAPHE •
• DINANDIER • JOAILLIERS •
ALONZO
Galerie-Boutique d'Art
219 rue Prince-Arthur est
987-1265
Mercredi • dimanche • 15 hrs • 22 hrs

Exposition
acquisitions récentes
Daniel Buren
Roman Opalka
jusqu'au 24 février.
GALERIE SAMUEL LALOUCZ
1620, SHERBROOKE OUEST
MONTRÉAL, QUÉBEC H3H 1C9
(514) 935-5455 FAX (514) 935-0994

association culturelle T.X. RENAUD
CONFÉRENCES
Auditorium St-Albert Le Grand
Les Dominicains
2715, Chemin de la Côte Ste-Catherine
Montréal, Qc
■ Le dimanche à 13h00
28 janvier: «L'ART CISTERCIEN: DES ABBAYES AUX CATHÉDRALES»
par: PIERRE LAPALME (diapositives)
■ Les mercredis à 20h00
31 janvier: «LES CARNETS INTIMES DE BEETHOVEN»
par: DIANE GEOFFRION (musique et diapositives)
7 février: «VENISE, PEINTURE ET ARCHITECTURE AU XVIIe SIÈCLE»
par: MICHEL BRUNETTE (diapositives)
Prix d'entrée: 6,00 \$
ABONNÉ(E) ET ÉTUDIANT(E): 3,00 \$

1192, rue Beaudry, Montréal, (Québec) Canada H2L 3E4
Tel: (514) 521-2141
Fax: (514) 521-6678
Susan G. Scott
«Colin-Maillard»
jusqu'au 3 février
catalogue couleur
Le Corbusier
(1887-1965)
Prolongation du 10
janvier au 24 février
1200, Montréal BEAUDRY

Lynn Carter
Denis Juneau
Paul Lussier
du 27 janvier au 17 février
vernissage samedi le 3 février de 15h à 17h
GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

ACHETONS
PEINTURES ET SCULPTURES DE QUALITÉ
Mar. au ven. 10h00 - 17h30 sam. 10h00 - 17h00
GALERIE DOMINION
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7171 et 845-7833

LA GALERIE D'ART LAVALIN • MONTRÉAL
B iennale du dessin, de l'estampe et du papier du Québec
Du 19 janvier au 18 mars 1990
Entrée libre du mardi au dimanche de 12 h à 18 h
au 1100, boul. René-Lévesque Ouest à Montréal.